



HAL
open science

Georges Schéhadé et Gaëtan Picon, une amitié libano-française au temps de l'École des Lettres

Jean-Marc Fevret

► **To cite this version:**

Jean-Marc Fevret. Georges Schéhadé et Gaëtan Picon, une amitié libano-française au temps de l'École des Lettres. Myra Prince; Carole Dagher. Des liens et des lieux : mémoires libano-françaises, Editions Geuthner, pp.121-173, 2021. hal-04633442

HAL Id: hal-04633442

<https://hal.science/hal-04633442v1>

Submitted on 3 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Georges Schehadé et Gaëtan Picon, une amitié libano-française au temps de l'École des Lettres

Jean-Marc FEVRET

Un Libanais et un Français. Deux hommes de Lettres. Deux personnages d'une même génération, celle apparue aux alentours de la Grande guerre. Deux amis. Tous deux comptent dans les mémoires communes de leurs pays. Leur empreinte y reste importante. L'affection et l'esprit se sont ici conjugués à la passion de l'écriture et des Lettres. Dans un temps de foisonnement créatif, Georges Schehadé et Gaëtan Picon ont joué un rôle de premier plan. Leur proximité est partiellement atypique mais très révélatrice de la complexité de la relation libano-française. Celle-ci a alors connu un rapprochement, une forme de sérénité. Cela lui a permis d'aller au-delà du passé colonial et de s'inscrire dans une dimension socioculturelle particulière, inédite et partagée¹.

¹ Cette étude doit d'abord beaucoup à l'aide de Martine Colin-Picon, notamment en termes de sources et d'archives familiales, ainsi que par ses conseils. Étel Adnan m'a également accompagné par ses témoignages et sa bienveillance, profonds et sensibles. Les travaux d'Albert Dichy (directeur et fondateur de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, l'IMEC) et son épouse Danielle Baglione ont largement contribué à mes recherches et à ce texte, par leurs analyses et les multiples documents mis à disposition dans leur ouvrage sur Georges Schehadé (ainsi que les fonds d'archives de l'IMEC dont ils ont été tirés). Amis de Georges Schehadé et de Gaëtan Picon, tous deux rencontrés au Liban (respectivement en 1945 et 1951), mes parents Maurice et Marcelle Fevret ont guidé ce travail, par les souvenirs et les archives qu'ils m'ont laissés, et leur passion commune pour le Liban.

Une amitié libano-française dans la longue durée

La relation libano-française s'était déjà inscrite dans l'histoire, au fil de plusieurs générations. Sans aller jusqu'au temps des croisades, parfois mal éclairé par une mythographie apocryphe, on peut en repérer les traces avant la mise en place du Mandat (1920) ou de la *Mutassarifia* (1861). Ce sont notamment celles des sériciculteurs marseillais, puis lyonnais à partir des années 1840². Les Rhodaniens ont ainsi participé, avec leurs banques et leurs filatures, à la naissance d'une bourgeoisie levantine contemporaine, autant attachée au flanc occidental de sa montagne et à ses villes littorales qu'aux réalités juridiques, financières et commerçantes. Elle s'apparentait à une certaine forme d'élite, héritière des flux méditerranéens et de liens anciens, sans cesse renouvelés. Mais cette émergence sociologique concernait déjà des registres et des milieux plus variés que ce que pourrait suggérer une classe sociale issue de l'industrialisation. La culture, celle des récits de voyageurs, celle des orientalistes, celle des poètes, à commencer par les figures de Lamartine et Nerval³, celle des

² L'étude de la sériciculture libanaise constitue l'entrée la plus évidente pour comprendre la relation contemporaine entre ces deux pays et leurs sociétés. On privilégiera dans les travaux universitaires les références suivantes : Dominique CHEVALLIER, *La société du Mont-Liban à l'époque de la Révolution industrielle*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1971 ; Maurice FEVRET, *La sériciculture au Liban*, in « Revue de Géographie de Lyon », Année 1949, vol. XXIV, n°3 et 4, Lyon, 1949, p. 247-260 (1^{ère} partie) et p. 341-362 (2^e partie) ; Boutros LABAKI, *La filature de la soie dans le sandjak du Mont Liban : Une expérience de croissance industrielle dépendante (1810-1914)*, in « Arabica », t. 29, Fasc. 1, Brill/JSTOR 7, 1982, p. 80-90.

³ Cf. Alphonse de LAMARTINE, *Voyages en Orient*, 4 vol., Charles Gosselin, Paris, 1835 ; Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, Charpentier, Paris, 1851. Mais c'est chez le philosophe, linguiste, médecin et homme politique Volney qu'il faut chercher la source historique, littéraire et anthropologique de l'orientalisme. Le futur conseiller de Napoléon Bonaparte (auquel il s'opposa de façon déclarée à partir de 1804) partit de 1783 à 1787 en Égypte et au Levant,

lieux d'enseignement, était également là. L'épaisseur culturelle de la société libanaise, autant perceptible dans l'éclosion de la *Nahda*⁴, dans la poésie de Khalil Gibran, que dans les bastions universitaires créés dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, s'est peu à peu révélée et affirmée. Son cadre originel, géographique et humain, était certes plus large et plus ancien. Mais une mutation socioculturelle silencieuse s'est alors produite, à l'automne de ce que l'auteur du « *Voyage en Orient* » et les diplomates européens de la fin du XVIII^e siècle ont appelé la Question d'Orient. La génération du mandat français (1920-1943), soit un moment colonial, a quelque part précisé et prolongé ces réalités hybrides. Le mode colonial, indiscutable, était ici relativement éloigné du débat entre les modèles d'assimilation et d'association⁵. Si les hauts commissaires français ont eu la main sur la plupart des décisions structurelles concernant le Liban, on ne peut parler d'une gestion univoque de sa société pendant cette période, même si l'épisode malheureux de 1943 a terni pour un temps l'image de la France au Liban⁶.

* *

*

s'immergeant dans leurs sociétés et leur histoire ancienne [Constantin-François de Chasseboeuf dit VOLNEY, *Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 & 1785*, Volland et Dessenne (2 vol.), Paris, 1787.].

⁴ Cf. Georges CORM, *Pensée et politique dans le monde arabe, Contextes historiques et problématiques XIX^e-XX^e siècle*, La Découverte, Paris, 2016, pp143-187.

⁵ Cf. Gérard D. KHOURY : *La France et l'Orient arabe. Naissance du Liban moderne. 1914-1920*, Armand Colin, Paris, 1993 ; *Une tutelle coloniale, Le mandat français en Syrie et au Liban -Écrits politiques de Robert de Caix*, Belin, 2006.

⁶ Cf. Gérard KHOURY, *Le général de Gaulle et l'indépendance du Liban, l'affaire Helleu*, in « Le Cèdre et le Chêne, De Gaulle et le Liban, Les Libanais et de Gaulle », Dir. Clotilde de FOUCHÉCOUR et Karim Émile BITAR, Geuthner, Paris, 2015.

Une rencontre au temps de l'indépendance

C'est dans ce décor lentement assemblé, au lendemain de l'indépendance du Liban, que s'est tissée une amitié profonde entre ces deux hommes. Il y avait une forme de magie simple dans celle-ci, quelque chose qui oscillait entre la spontanéité de leur relation, la jubilation partagée que peut procurer une rencontre intellectuelle profonde, et l'intimité de l'attention à l'autre, constante, jusqu'à la fin de leur vie. Parler de cette alchimie des âmes ou de l'esprit est compliqué, presque impudique, au regard de sa dimension humaine. Il m'a toutefois semblé qu'une analyse historique de cette relation entre deux hommes de Lettres pourrait concourir à éclairer la richesse de la relation libano-française, au moment même où celle-ci s'est le mieux exprimée, libérée du carcan colonial et avant les turbulences de la guerre. La victoire du *Destour* libanais en 1943, le Pacte national qui structura immédiatement cette indépendance⁷, ont permis l'épanouissement de cette relation dans un environnement nouveau. Certes, quelques vestiges du Mandat ont perduré, comme le contrôle de la compagnie du port de

⁷ La victoire du parti nationaliste du *Destour* aux élections législatives de la fin de l'été 1943 (29 août-5 septembre) se traduit par l'élection à la Présidence de la République du chef de file du parti nationaliste, cheikh Bechara el-Khoury, et par la nomination comme premier ministre de Riad el-Solh. Ce dernier incarnait le mouvement panarabe, plus que tout autre leader politique musulman. Cette nouvelle configuration politique se concrétisa immédiatement dans deux discours. Le premier fut le discours d'investiture du nouveau Président, datant du 21 septembre. Le second fut la déclaration ministérielle de Riad el-Sohl, annonçant son programme de gouvernement devant le parlement, le 7 octobre. Ce sont l'articulation de ces deux discours, les principes qu'ils énonçaient, le compromis négocié qu'ils formalisaient, qu'on a appelé le Pacte national libanais.

Beyrouth jusqu'en 1960⁸. On pourrait même dater la fin effective de cette présence coloniale d'un jour de la fin décembre 1946. Le capitaine Georges Audibert, commandant la dernière garnison française, celle de l'arme du train au camp Maillot, en transmet alors le site aux autorités libanaises avant d'embarquer pour Marseille. Mais, pour l'essentiel, le tournant prend date dans l'automne 1943. C'est en tous cas ce que les Libanais conservent dans leur mémoire collective, ancrée dans la commémoration de leur fête nationale, le 22 novembre.

Des proximités

Avant même le tournant de la guerre et de l'indépendance, le jeu des miroirs familiaux rapprochait Georges Schehadé et Gaëtan Picon. Tous deux étaient des fils de bonne famille comme on pouvait communément le dire dans la société libanaise, pour l'un, et la bourgeoisie bordelaise pour l'autre. L'un et l'autre ont été les enfants d'une branche de leur famille que l'on pouvait qualifier d'intellectuelle, un groupe humain uni et contraint à la modestie par les revers de fortune occasionnés par les approximations paternelles.

L'histoire du premier commença en 1905 en Égypte, de nombreuses familles libanaises ayant émigré au XIX^e et au début du XX^e siècle à Alexandrie ou au Caire pour deux, trois ou quatre générations. Cette ancienne province de l'Empire ottoman s'en était affranchie au début du XIX^e siècle, du temps de Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte (1804-1849), et de son fils, Ibrahim Pacha. L'émancipation de l'autorité turque, la qualité des échanges commerciaux, la présence européenne, d'abord italienne, anglaise, française, l'activité du port d'Alexandrie, en avaient fait une

⁸ Jean-Marc FEVRET, *Du droit et des spécificités de la Cité : trois événements juridiques et leurs implications dans la construction du Liban souverain*, in « *Dimensões* », vol. 28, *Periódicos da UFES*, Vitória, 2012, p. 123-152.

destination privilégiée pour les familles syro-libanaises. On remarquera par ailleurs que certaines d'entre-elles, ce fut le cas des Tabet, des Naccache, des Corm ou des Schehadé, ont par la suite constitué une part d'un noyau culturel beyrouthin durable, presque une aristocratie intellectuelle, repérable à proximité du tournant de la Première guerre mondiale et du Mandat. Étudiante à l'École supérieure des Lettres de Beyrouth avant d'y enseigner, Étel Adnan s'est arrêtée sur cette origine et cette identité complexes de Georges Schehadé, confiant une anecdote à ce sujet. Elle y rapportait l'étonnement de l'un de ses camarades :

« Tu as vu ce que le Maître vient d'écrire dans 'Échelles' (la revue des étudiants de l'École des Lettres). 'Je ne suis pas oriental, ni même français... Je suis anglais !'. Né et élevé à Alexandrie il faisait allusion à la tutelle des Anglais sur l'Égypte »⁹.

Georges Schehadé et Gaëtan Picon étaient des êtres hors-normes et des hommes brillants, l'un par la créativité de son langage, suspendue à la justesse et l'incertitude des rapprochements entre les mots, l'autre par la finesse de sa compréhension de l'innovation littéraire, celle d'un visionnaire. Georges Schehadé n'avait pas été un excellent élève au sens académique de l'expression, mais il avait su étonner ses professeurs. Gaëtan Picon, de dix ans plus jeune, avait suivi les traces de son frère, Pierre, l'un des premiers signataires du Manifeste du surréalisme d'André Breton (1924). Comme cet aîné, son modèle, il fut reçu premier à l'agrégation de philosophie, neuf ans après celui-ci, en 1938. Il avait vingt-deux ans.

⁹ Entretien d'Étel ADNAN avec Jean-Marc FEVRET (18 juin 2020).

L'expression générale de Gaëtan Picon donnait le sentiment d'une intériorisation profonde, non exempte de courtoisie. Des traits d'humour tempéraient cet ensemble sérieux, à la fois sombre et lumineux, dans lesquels Georges Schéhadé pouvait se reconnaître. Les deux amis partageaient dans leur jeunesse un visage clair, fin et ouvert, plus allongé pour Georges Schehadé, s'arrondissant, se dégarnissant et se remplissant avec le temps pour Gaëtan Picon. Tous deux dégageaient une certaine élégance, peut-être plus recherchée dans le cas de Georges Schehadé, dont le regard souriant ou lointain se cachait souvent derrière des lunettes de soleil. L'apparence de Gaëtan Picon, plus austère, correspondait peut-être aussi à celle d'un grand intellectuel ou d'un haut fonctionnaire, éduqué dans la bourgeoisie bordelaise et ayant transposé les usages de celle-ci dans l'ordre parisien, une forme de correction composée. Plus grand que son ami libanais, il émanait de lui une autorité calme, peut-être accentuée par un abord un peu froid, celui de son milieu d'origine¹⁰.

¹⁰ On dispose d'une série assez exceptionnelle d'études et de témoignages sur la personnalité de Gaëtan Picon, présentés à l'occasion d'un colloque qui lui fut consacré au Centre Pompidou et au Collège de France les 3 et 4 juin 2005, sous le titre « D'un art à l'autre, l'œil double de Gaëtan Picon ». Ses actes sont parus sous la forme d'un coffret comprenant leur livret, ainsi qu'un CD qui contient les enregistrements de l'intégralité des interventions du colloque [Cf. « D'un art à l'autre, l'œil double de Gaëtan Picon », Coédition IMEC/La maison d'à côté, Paris, 2010]. On y relève en particulier celles d'Étel ADNAN (*Gaëtan Picon, chercheur sans illusion*, p. 71-74), Émile J. BIASINI (*Gaëtan Picon, l'art de l'amitié*, p. 75-78), Yves BONNEFOY (*Gaëtan Picon et la poésie*, p. 53-56), Marie-Anne CHARBONNIER (*Le suffisant lecteur entre compréhension panoramique et compréhension unique*, p. 15-18), Jean LACOUTURE (*Quand la beauté est une*, p. 91-94), Jean STAROBINSKI (*Gaëtan Picon critique*, conférence filmée et rendue sur le DVD du coffret), Michel ZINK (*Libre simplicité*, p. 41-44). Le coffret contient également un DVD avec plusieurs autres témoignages, dont l'un de Pierre BOULEZ et un autre de Julien GRACQ.

Cela contrastait avec la jeunesse et la légèreté de Georges Schehadé, pourtant plus âgé d'une décennie. Le poète garda toujours l'allure d'un jeune homme. Il la devait aux postures et à la spontanéité apparentes d'un dandy auxquelles s'ajoutait le léger flottement de sa silhouette mince dans des vestes parfois un peu grandes. Là se trouvait peut-être l'originalité d'être et d'écriture de Georges Schehadé, soit le mélange de cette légèreté souriante, pétillante, avec une profondeur peu commune, déroulée secrètement, au fil des mots. Là se trouvait aussi la clé probable de cette relation exceptionnelle : la rigueur dépassée et habitée d'un côté, le génie et la fluidité des mots de l'autre. Un même monde et une passion les unissaient, ceux de la littérature de leur temps, de la *nrf* au théâtre des années 1950, celui des Beckett, Ionesco et ... Schehadé.

Au cœur des avant-gardes littéraires et intellectuelles

Les deux amis avaient très tôt fait l'expérience d'une avant-garde littéraire et artistique, celle du surréalisme et de son retentissement dans l'art dramatique.

Georges Schéhadé rencontra plusieurs écrivains à Paris à partir de février 1933¹¹ : Jean Paulhan, Saint-John Perse, Jules Supervielle, Max Jacob. Ce fut Gabriel Bounoure qui attira

¹¹ Ce fut le premier séjour de Georges Schehadé à Paris, entre le 13 février et le 2 mars 1933. Il y avait été envoyé par Georgio Benzoni (consul d'Italie à Damas) et la fiancée de celui-ci, la jeune sœur la plus rapprochée en âge de Georges Schehadé, Laurice. Installés dans le domaine familial des Benzoni à Sorrente, le couple éloignait ainsi le jeune homme d'une rupture douloureuse avec une cousine de Georgio Benzoni, Béatrice O. [Cf. « Georges Schehadé, poète ... » (*op. cit.*), p. 54-55]. La correspondance entre Georges Shehadé et Laurice Schehadé-Benzoni, partiellement reproduite dans l'ouvrage de Danièle Baglione et Albert Dichy, est très fournie et témoigne du lien privilégié entre ces frère et sœur. Laurice Schehadé-Benzoni (1908-2008), poétesse de la nostalgie du Liban, fut la première confidente de son frère aîné.

l'attention de Jean Paulhan sur Georges Schehadé, conseillant au directeur de la *nrf* de publier « *la poésie obscure du plus jeune poète de la vieille Asie* »¹². C'est ce que fit Jean Paulhan, éditant six de ses poèmes en avril 1931, dans la revue Commerce. C'est en fait Saint-John Perse qui avait guidé le choix de Paulhan en le conseillant, sans hésitation. C'était un tournant dans l'œuvre de Georges Schehadé. Il était pour la première fois publié dans un cadre éditorial prestigieux, celui de la première revue littéraire d'Europe. Ses textes ont alors côtoyé ceux de Paul Valéry, Marcel Jouhandeau, Léon-Paul Fargue, Georges Ribemont-Dessaignes et Franz Kafka. On peut penser, comme l'ont écrit Danielle Baglione et Albert Dichy, que cette publication

« marque, en fait, le moment où le langage poétique de Schehadé, épuré des influences de son adolescence, a trouvé sa formulation propre »¹³.

Max Jacob, qu'il vit à plusieurs reprises, s'adressait à lui en écrivant « *Divin poète, les vers qui sont au dos de ta lettre sont admirables comme tout ce qui vient de ton inspiration* »¹⁴. Georges Schehadé entrait enfin dans le sérail de la création littéraire des années 1930. C'était le début d'une carrière d'auteur et l'acquisition d'une place qu'il a gardée depuis, au sein de la culture d'expression française.

À peine plus tard, en 1935, Gaëtan Picon faisait la connaissance d'André Malraux au Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes. Il avait vingt ans et cette rencontre rendait déjà compte d'un axe majeur dans la structuration de sa trajectoire intellectuelle. En fait, dès 1934, Gaëtan Picon avait consacré un

¹² Lettre de Gabriel BOUNOURE à Jean PAULHAN (24 octobre 1930).

¹³ Cf. « Georges Schehadé, poète ... » (*op. cit.*), p. 54.

¹⁴ Lettre de Max JACOB à Georges SCHEHADÉ (17 août 1933), IMEC.

article à « La condition humaine »¹⁵. Malraux l'en avait remercié pour ses propos « *qui témoignent d'intelligence et d'amitié pour ce livre* »¹⁶. Gaëtan Picon devint à partir de là l'exégète de l'œuvre de Malraux et son biographe, lui consacrant un premier ouvrage dès 1945¹⁷. Si l'œuvre et l'évolution de Gaëtan Picon ne peuvent être réduites à cette ligne directrice, celle-ci n'en a pas moins été un axe déterminant, parfois distancié mais toujours présent. Parallèlement, le jeune agrégé consacrait ses études à la veille de la guerre à l'esthétique (1938-1939), entamant une thèse auprès de Charles Lalo et surtout Victor Basch. Le choix de ce maître, président de la Ligue des droits de l'Homme, manifestait la convergence entre les orientations culturelles du jeune Bordelais et son engagement politique. Celui-ci se marquait alors par son adhésion au Front populaire dans le cadre du socialisme de la SFIO. Gaëtan Picon dit y avoir choisi un courant belliciste, ancré à gauche, comme réponse au nazisme, au moment de la conférence

¹⁵ Cf. PICON (Gaëtan), *André Malraux et la Condition Humaine*, « La Hune », N°6, Lille, hiver-printemps 1934, p. 26-31. C'est « L'espoir » qui fut de tous les livres d'André Malraux le préféré de Gaëtan Picon.

¹⁶ Cf. *Lettre d'André Malraux à Gaëtan Picon*, 1934, Fonds Gaëtan PICON, IMEC. Le passage complet dans lequel s'insère cette citation est : « *Merci de votre étude. J'en ai reçu assez ces temps-ci pour être sensible à celles qui témoignent d'intelligence et d'amitié pour ce livre* ». Ce passage marque la fin de la lettre avant une formule d'usage. Le début de la lettre s'organise autour de deux réflexions de Malraux sur des termes utilisés par Gaëtan Picon dans son article sur « La condition humaine ». L'écrivain revient ensuite sur l'analyse du jeune homme, lui disant que lui, Malraux, la poserait en d'autres termes : « (...) *il y a d'abord un drame de la conscience. L'homme se pense, mais il n'est nullement nécessaire qu'il le fasse (et beaucoup ne le font pas). Le drame essentiel est dans l'opposition de deux systèmes de pensée, l'un qui tend à mettre l'homme et la vie en question, l'autre qui tend à supprimer toute question par une série d'activités. Spinoza contre Lénine. Disons, pour simplifier, qu'il s'agirait de reposer en termes précis le rapport de la vie et la pensée. (...)* ».

¹⁷ Gaëtan PICON, *André Malraux*, Gallimard, Paris, 1945.

de Munich. Son environnement socioculturel était donc celui d'un milieu intellectuel, autant animé par la lutte et les débats politiques que par la création littéraire et artistique. Les sources et les territoires de celui-ci étaient le plus souvent les hauts lieux du savoir et des arts à Paris : la Sorbonne, Montparnasse et encore Montmartre, la Bibliothèque Nationale. Georges Schehadé s'y était familiarisé, dès son premier séjour à Paris, en 1933. La ville était immédiatement devenue l'un de ses ports d'attache, avec Alexandrie et Beyrouth.

La marque d'un maître, l'empreinte d'un lieu : Gabriel Bounoure et l'École supérieure des Lettres

C'est dans la capitale libanaise que Gabriel Bounoure créa l'École supérieure des Lettres, en octobre 1944. Elle a été le cadre matériel, visible et tangible, de la relation entre Gaëtan Picon, son second directeur, d'octobre 1952 à octobre 1954, et Georges Schehadé, son secrétaire général à partir d'octobre 1945. Les deux hommes s'estimaient par leurs lectures réciproques avant que de se rencontrer en 1948 (le 4 août). Ce fut Max-Pol Fouchet, l'un des très rares amis de Gaëtan Picon qui le tutoyait, de même que Georges Schehadé, qui organisa leur rencontre. Max-Pol Fouchet et Georges Schehadé rendirent visite au critique littéraire dans sa maison de « *lointaine banlieue* ». Gaëtan Picon racontait dans un texte de 1954 que

« (...) Schéhadé séduisit par tout ce qui, en lui, ressemble à sa poésie et aussi par ce qui ne lui ressemble pas : sa fragilité d'ascète, sa vivacité naïve et combative, ses exaltations et ses retombées, sa cocasserie et son exquise gentillesse. (...) »¹⁸.

¹⁸ Cf. Tapuscrit annoté *Le haut pavois de la poésie*, 1954, PCN2B17, Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

L'amitié fut instantanée et c'est très logiquement que, trois ans plus tard, Gaëtan Picon et son épouse Geneviève furent, avec Andrée Chedid et le commandant Georges Buis, les témoins du mariage de Georges Schéhadé avec Brigitte Collerais. Le mariage fut prononcé à Paris le 8 mars 1951, à la mairie du XIV^e arrondissement, avant que le petit groupe aille prendre un verre non loin de là, au café de Flore¹⁹.

Quelques mois plus tard, Gaëtan Picon arrivait à L'École des Lettres, puisque c'est ainsi qu'on l'a toujours appelée. Elle était installée sur les hauteurs de la colline d'Achrafieh dans la Villa Tabet. Dominant le vieux centre grec-orthodoxe de Beyrouth et balayant du regard le paysage urbain et son écrin maritime, ce premier site rappelait probablement à Georges Schehadé sa communauté d'origine et, à Gaëtan Picon, ses affinités vénitiennes.

L'École était quelque chose de complètement nouveau dans le paysage intellectuel du Liban et plus généralement du Moyen-Orient de l'après-guerre. Elle était issue du projet d'un homme, Gabriel Bounoure. Parler de Georges Schehadé et Gaëtan Picon, c'est d'abord parler de l'École des Lettres et de Gabriel

¹⁹ Sur Brigitte Schehadé et sur ce mariage, la meilleure source, de même que sur l'ensemble de la trajectoire de Georges Schehadé, est la biographie co-écrite par une nièce de Brigitte Schehadé et son époux : Danielle BAGLIONE et Albert DICHY, *Georges Schehadé, Poète des deux rives 1905-1986*, Éditions de l'IMEC/Éditions DAR AN-NAHAR, Paris, 1999. On y trouve une présentation de Brigitte Collerais et un court texte sur ce mariage p. 136, ainsi que des extraits de la correspondance entre Brigitte et Georges Schehadé. L'ouvrage est la référence majeure sur Georges Schehadé, autant en ce qui concerne sa biographie générale et thématique qu'en termes d'éclairage des contextes qui ont accompagné son œuvre. La démarche suivie, le recours systématique à des sources de première main, la variété et la qualité des documents illustratifs, donnent à l'ensemble une forte dimension humaine. Cette étude s'en est pour part inspirée, citant notamment plusieurs lettres qui y ont été retranscrites.

Bounoure²⁰. C'est à l'aune de son rayonnement et de sa personnalité bienveillante que s'est aussi créée la force de leur amitié. Gabriel Bounoure est né en 1886 et, après avoir intégré l'École normale supérieure en 1907, fut reçu à l'agrégation de Lettres en 1913. Enseignant à Quimper à la veille de la Grande guerre, il y participa au sein d'un régiment de Bretons et en sortit quatre ans plus tard avec le grade de capitaine et la légion d'honneur. Envoyé en 1923 en Syrie et au Liban avec le titre d'inspecteur de l'enseignement secondaire, il y resta jusqu'en 1952. Entre-temps, il fut nommé inspecteur général (1928)²¹, rallia la France libre (juillet 1941) et créa l'École des Lettres en 1944.

C'est le lien de confiance entre le général Catroux et Gabriel Bounoure qui permit à ce dernier de réaliser le projet qui lui tenait depuis longtemps à cœur. L'enseignement supérieur français au Liban était jusque-là dominé largement par l'Université Saint-Joseph. Mais les Jésuites subissaient à la fin de la guerre une

²⁰ Un livre rend pleinement compte de la richesse et du rayonnement de l'œuvre et de la personnalité de Gabriel Bounoure : *Vergers d'exil, Gabriel Bounoure*, dir. Gérard D. KHOURY, Geuthner, Paris, 2004. Il correspond aux actes d'un colloque fait en hommage à Gabriel Bounoure en 2001. Il s'est tenu à Aix-en-Provence sous la direction de Gérard Khoury, à la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme. Le colloque fut en lui-même un événement de premier plan, réunissant les témoignages d'acteurs tels que Salah Stétié, Étel Adnan, Jean Lacouture, Pierre-André Picon. La partie centrale, pivot de l'ouvrage, est constituée par des extraits inédits de la correspondance entre Gabriel Bounoure et Georges Schehadé (p. 103-185). La première lettre date du 16 avril 1930, deux ans après que Michel Chiha ait présenté Georges Schehadé à Gabriel Bounoure. La dernière est du 24 avril 1968, écrite un an avant le décès de Gabriel Bounoure, le 23 avril 1969.

²¹ Ce titre lui fut d'abord donné en tant qu'« inspecteur général des Œuvres françaises des États du Levant sous mandat français » (1928) avant de devenir inspecteur général de l'Instruction publique des « services du Mandat » (1932) puis inspecteur général de l'enseignement français à l'étranger (1945, arrêt de René Capitant).

fragilisation de leur image auprès des autorités françaises au Liban, à commencer par le général Catroux. Celui-ci y gardait un poids déterminant, même après avoir quitté sa fonction au haut-commissariat (1943). La proximité des jésuites avec le général Dentz et le régime de Vichy, même si elle doit être nuancée, les avait desservis²². Parallèlement, les hommes qui étaient et sont longtemps restés sur le devant de cette scène institutionnelle, académique et culturelle, étaient alors souvent issus de la France libre et de la Résistance. C'était le cas de Gabriel Bounoure, mais aussi ceux de l'archéologue Henri Seyrig, de l'architecte Michel Écochard ou de Gaëtan Picon, rallié en 1943 au maquis de la Haute-Vienne. C'est cette conjonction qui permit à Gabriel Bounoure de donner corps à l'établissement d'enseignement supérieur qu'il voulait, laïque et détaché des logiques des congrégations religieuses, puissantes au Liban. Dans une lettre adressée du Caire aux Picon en 1953, il justifiait en quelques phrases la création et l'existence de l'École par son originalité.

« (...) L'École des Lettres restera une tentative unique pour réaliser en face d'une université dogmatique, un collège de Libres Esprits. Nous étions les Frères du Cinquième Évangile et n'avions à proposer à nos disciples que des énigmes et des

²² Pendant la guerre, la société française au Liban était et resta en grande part attachée à Pétain et au conservatisme plus ou moins colonial qu'il représentait. Les Français libres étaient minoritaires au Liban. Représentatives de ce climat, les congrégations religieuses, très présentes au Liban, étaient majoritairement fidèles à Pétain, à l'image des maristes. L'archevêque Rémi Leprêtre était certes réputé sympathisant gaulliste, de même que plusieurs jeunes pères jésuites de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth. Mais l'église catholique au Liban, notamment le clergé régulier, se repliait le plus souvent sur une forme de loyalisme, prédominante dans cette communauté française. Les gaullistes restés sur place pendant la guerre, de même que les Libanais que j'ai pu interroger dans les années 2000, ont confirmé sans hésitation l'hostilité ambiante et majoritaire des Français du Liban à l'égard de la France libre.

symboles. Les meilleurs de nos jeunes gens ont deviné ce nous voulions dire par cette diversité de nos méthodes, c'est que l'absolu peut être tenté par toutes les voies. Je souhaite vivement que vous preniez le désir de rester à Beyrouth car après vous, qui maintiendrait à l'École des Lettres, vive, féconde, éveillante (*sic*), magnétisante, cette âme que nous lui avions donnée ? (...) »²³.

Un enseignement pluridisciplinaire organisé autour de la poétique

L'enseignement commença à l'École des Lettres en janvier 1945. Il se déroula d'abord en fin de journée et embrassait un éventail disciplinaire large, allant de la philosophie à la géographie. La poésie y jouait un rôle central dans l'enseignement de laquelle celui que ses étudiants appelaient « le maître »²⁴ excellait. Le texte d'Étel Adnan dans « *Vergers d'exil* »²⁵ en donne un témoignage fort. Elle y rappelle que Gabriel Bounoure lui avait livré la clé de son projet en disant à son ancienne étudiante qu'il avait voulu que « *la liberté de pensée soit absolument garantie* » dans ce lieu²⁶. L'École avait été placée sous l'autorité de l'université de Lyon dont elle était un prolongement. C'était le gage d'une indépendance locale qui l'adossait à des moyens, à des universitaires détachés, et à une structure solide. La sériciculture libanaise était en train de disparaître mais la recherche lyonnaise dans les sciences humaines restait très présente au Moyen-Orient. Ses réseaux s'y étaient fortement développés, notamment depuis

²³ Cf. *Lettre de Gabriel BOUNOURE à la famille PICON* (15 mai 1953), série *Lettres de Gabriel Bounoure*, Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

²⁴ C'est ce que fit très souvent Georges Schehadé dans sa correspondance, jusqu'à la fin de sa vie.

²⁵ (*Op. cit.*), p. 193-201.

²⁶ *Ibid.*, p. 193.

la création de l'Égyptologie scientifique par les professeurs Eugène Lefébure et Victor Loret, à la fin du XIX^e siècle.

Le recours à Georges Schehadé, héritant de la charge de secrétaire général de l'École, soit celle d'un directeur administratif, se fit naturellement. Le poète libanais était reconnu au Liban comme le représentant le plus en vue de la culture libanaise d'expression française. Cela gommait sa réputation de joueur de poker et de baccara et le temps passé, chaque jour, dans les cafés de Bab-Idriss. Par ailleurs, il était depuis seize ans l'un des amis les plus proches de Gabriel Bounoure qui, dès 1930, en avait fait son assistant au service de l'Instruction publique (délégation du haut-commissariat français). Sans bénéficier d'une rémunération très élevée, il accédait en 1944 à un statut institutionnel qui le portait à hauteur d'un représentant presque officiel du Liban dans une administration française. Cela facilitait ses voyages à l'étranger tout en lui permettant de continuer à se consacrer à l'écriture, soit le cœur de sa vie. Pour Étel Adnan, Georges Schehadé fut au cœur de l'attention des trois premiers directeurs de l'École des Lettres, pressentant son génie et ayant accompagné son épanouissement. Elle insiste particulièrement sur le rôle du prédécesseur et du successeur de Gaëtan Picon. En revanche, elle voit entre ce dernier et Georges Schehadé une amitié à part, presque entre deux égaux, qui les accompagna toute leur vie à partir de 1948.

« Ce sont Gabriel Bounoure et Pierre Robin²⁷ qui ont été les anges gardiens de Georges. Ils ont su respecter le lyrisme si particulier de Georges tout en lui apprenant une austérité sans laquelle la poésie s'effondre. Georges était un séducteur né et Bounoure ainsi que Robin se sont laissés enchanter par ce

²⁷ Pierre Robin, professeur de littérature dès le début de l'École des Lettres, succéda à Gaëtan Picon à la direction de celle-ci, en 1954.

personnage 'du plus pur Orient', tel que défini par Bounoure. J'ai plus d'une fois entendu Bounoure dire que le Liban était, comme tout l'Orient, un pays 'mangeur d'hommes'. (...)

Il [Georges Schehadé] écrivait dans son bureau ses pièces de théâtre que les Barrault, Jean-Louis et Madeleine Renaud, se dépêchaient de monter à Paris. (...)

Je me souviens être rentrée dans le bureau de Georges et l'ai entendu me dire: 'Ça y est, j'ai trouvé le nom de mon personnage : le Lieutenant Septembre'²⁸ !' »²⁹.

Quel regard porter sur Georges Schehadé à la fin des années 1940, alors qu'il venait de faire la connaissance de Gaëtan Picon et qu'il occupait ce poste tout nouveau, créé pour lui ? C'était d'abord un poète dont la réputation internationale allait bientôt se faire. Ses premiers recueils de poésies, *La chevelure de Bérénice*³⁰

²⁸ Le lieutenant Septembre est l'un des principaux personnages d'« Histoire de Vasco », la pièce la plus marquante de Georges Schehadé. Interprété par Jean Desailly dans la première adaptation de la pièce (jouée par la compagnie Renaud-Barrault au théâtre Sarah Bernhardt pendant deux mois, à partir du 1^{er} octobre 1957), le personnage du Lieutenant Septembre avait pour modèle l'ami de toujours de Georges Schehadé, Georges Buis, alors lieutenant-colonel commandant le 5^e régiment de hussards. Résistant de la première heure (il avait créé à Beyrouth en 1940 un journal clandestin avec le lieutenant Pierre Blanchet) avant de rejoindre les Forces françaises libres en avril 1941, il a incarné la figure d'un militaire de très haut niveau, tacticien et théoricien, écrivain et humaniste. Dans « Histoire de Vasco », Georges Schehadé faisait dire au Général Mirador : « *Je vous estime, lieutenant, car vous pensez ... en cachette ...* ». Quatre ans après les premières représentations d'« Histoire de Vasco », en 1961, et après trois ans passés en Algérie, le colonel Buis fit paraître un récit romancé, « La Grotte », salué par la critique littéraire. Le roman rendait compte du climat psychologique et de l'absurdité de la guerre d'Algérie. « Lieutenant Septembre » était l'autre titre de la pièce auquel Georges Schehadé avait pensé. Il lui préféra « Histoire de Vasco » après avoir beaucoup hésité.

²⁹ Entretien d'Étel ADNAN avec Jean-Marc FEVRET (18 juin 2020).

³⁰ Non édité.

et *Étincelles*, dataient respectivement de 1926 et 1927³¹. Gaëtan Picon lui consacrait un passage dans la première édition de son *Panorama de la Nouvelle littérature française* de 1949.

« Si l'Île Maurice nous a donné un Malcolm de Chazal et la Martinique Aimé Césaire, il nous vient du Liban un poète peu connu encore, mais que je crois habité d'un vrai génie poétique : Georges SCHEHADE. Chez lui, tout brille d'une innocente, d'une originelle rosée : sa poésie est une lame mince et infrangible qui nous éblouit par instants d'un éclair arraché aux profondeurs essentielles où les noces du cœur humain et de la splendeur du monde se consomment sous le regard bienveillant des dieux. »³²

C'est la poésie qui a réuni les deux hommes, avant même qu'ils se soient rencontrés, et par la suite. Elle fut pour Gaëtan Picon l'art majeur et pour Georges Schehadé son mode d'expression constant, y compris dans son œuvre théâtrale.

Aussi, l'École des Lettres fut-elle le lieu idéal où s'est consolidée leur amitié. Gabriel Bounoure en avait fait un lieu de formation des esprits, construit autour de ses conceptions. Celles-ci se rapprochaient pour part de l'enseignement des grands médiévaux, celui du commentaire de textes, des textes poétiques en l'occurrence. Ses premiers cours, des conférences publiques

³¹ Le premier recueil, de quatre-vingts poèmes, est d'inspiration symboliste. Le second, de cinquante-trois poèmes, est imprégné par Verlaine.

³² Gaëtan Cf. PICON, *Panorama de la nouvelle littérature française*, nrf, Paris, 1949, p. 177. C'est cette somme qui valut à Gaëtan Picon de devenir un critique et un essayiste reconnu comme l'un des chefs de file du genre, identifié à partir de là comme une référence incontournable de l'analyse et de la découverte des nouveaux courants littéraires. Les lignes concernant Georges Schehadé s'inscrivent dans une partie consacrée à la *Situation de la poésie* dans *l'Introduction* (253 pages). Elles prennent place dans la rubrique intitulée *La nouvelle poésie*.

fréquemment centrées sur Baudelaire, eurent lieu pendant la deuxième année d'existence de l'École, autour des vacances de Noël 1945 et de Pâques 1946.

Dans une de ces séances, consacrée à l'un des poèmes des *Fleurs du mal*, « Harmonie du soir », le professeur déroulait à partir du texte son analyse de la relation entre *Spleen* et *Idéal* chez Baudelaire. C'est ce que nous livrent les notes d'une des premières étudiantes de l'École des Lettres. Cette jeune institutrice de la Mission laïque, Marcelle Audibert, était présente à l'ouverture de l'École des Lettres (le 3 janvier 1945) avec Étel Adnan, dans le tout premier groupe d'étudiants, soit une dizaine de personnes³³.

D'un côté la « mélancolie du soir » et la « pensée de la mort que cette mélancolie fait surgir », et de l'autre l'« Idéal : 'Du passé lumineux recueille tout vestige ! (...) Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !' ... », avec en conclusion : « l'Idéal c'est l'amour pour la femme aimée. ». Gabriel Bounoure insistait ensuite sur l'« Absence de structure rationnelle », en la nuancant :

« Mais cependant, une certaine progression sinon dans la pensée, du moins dans le sentiment. Mouvement du poème [souligné dans cette prise de note] : progression dans le sentiment de la tristesse qui s'accroît, s'aggrave jusqu'à l'horreur de la mort, du néant. ».

Un peu plus loin dans ces notes d'étudiante :

« Forme et fond ne sont pas dissociables chez Baudelaire ; [Goût d'une matière rebelle, proche de l'esthétique parnassienne.] Distinction factice. ».

³³ Extraits des notes de cette étudiante de l'École supérieure des Lettres (décembre 1945), Archives de la famille FEVRET.

C'était donc un enseignement inspiré, dans lequel le poids des silences était tout aussi important. La poétesse et peintre Étel Adnan le rappelle.

« Le silence faisait aussi partie intégrante de sa pensée ; l'importance du silence dans la pensée de Gabriel Bounoure devrait être relevée. Il pouvait en plein cours s'interrompre, je ne sais, cinq, dix minutes, tout à coup, il était là et il laissait le temps passer et c'était une chose extraordinaire comme approche à la pensée, à la vie. Et à la fin, à la sortie de ces conférences publiques, il y avait une magie : les gens brillaient, littéralement, leurs yeux brillaient. Ce n'était pas un enseignement dans le sens d'un savoir précis, (...) mais une attitude, vraiment, en égard de la pensée, et surtout de la poésie comme méthode ultime, méthode essentielle de la pensée »³⁴.

Entre liberté, égalité et collégialité : une forme d'humanisme renouvelé ?

Cette place centrale de la poésie dans l'École des Lettres fut ce qui en fit le lieu naturel de la relation entre Gaëtan Picon et Georges Schehadé. Elle a été pour eux et une, peut-être deux générations d'étudiants libanais et parfois français, un cadre idéal de réalisation intellectuelle, organisé autour de cette liberté de pensée, rare, et d'un enseignement personnalisé, à la fois souple et structuré. La présence française n'y était plus coloniale et elle offrait à de nombreux jeunes Libanais des liens nouveaux avec un enseignement supérieur et une culture denses et renouvelés. C'est l'objet de plusieurs passages d'un témoignage d'Étel Adnan sur Gabriel Bounoure.

« Et Bounoure n'était pas ce que j'appellerais un agent du mandat ou du colonialisme français. Bounoure était d'abord

³⁴ Cf. Étel ADNAN, *Témoignage*, in « Vergers d'exil ... » (*op. cit.*), p. 194.

un individu ouvert, et bien sûr, étant français, il nous parlait surtout de la culture française, à laquelle il était certainement, bien évidemment attaché. Mais il ne venait pas 'd'en haut', ce n'était pas un paternaliste. (...) Donc il est venu au Liban, avec un respect pour notre culture, et celle de la Syrie, quand il avait affaire à elle. (...) Bounoure nous a parlé d'égal à égal, je trouve cela très important et cela m'a personnellement beaucoup touchée. (...) La philosophie, la poésie, n'ont pas besoin de tout un appareil de technologie et peuvent très bien s'épanouir dans les pays les plus pauvres ou les plus démunis, ou ayant peu de pouvoir. Ceci, je l'ai senti en Bounoure et je lui en étais très reconnaissante, parce qu'à l'école, chez les bonnes sœurs, toutes françaises, nous étions traitées en petites indigènes. Il y avait une hiérarchie ; il y avait d'abord les petites Françaises, puis les Russes, les Italiennes, les Grecques et les autres étrangères, et ensuite venaient les petites Libanaises. De tout cela, j'ai énormément souffert, très honnêtement. C'est en le dépassant et quand j'ai rencontré Bounoure que j'ai tout compris profondément »³⁵.

Cette conception du respect de l'Homme, de la pensée, l'effacement des barrières coloniales, ont soudé Gaëtan Picon et Georges Schehadé dans le prolongement de la parole de Gabriel Bounoure. Et puis tous deux se sont trouvés, reconnus et rapprochés dans une lecture commune de la culture, en plein renouvellement artistique et littéraire. S'ils étaient en accord et en totale affinité avec l'aura et l'approche littéraire d'un Gabriel Bounoure, ils dépassaient également celle-ci et sa focalisation sur

³⁵ *Id.*, p. 194-195.

Baudelaire, son point ultime³⁶, par leur immersion dans les nouveaux courants littéraires dont ils étaient également acteurs.

L'intrusion du politique à l'École des Lettres : l'affaire Bounoure

Protégé de Gabriel Bounoure, guidé par son mentor dans les milieux littéraires parisiens, Georges Schehadé le soutint en 1952, au moment d'une crise médiatique et diplomatique. Gabriel Bounoure était alors pris dans la tourmente de ce qu'on appela « l'affaire Bounoure »³⁷. Elle survint de la publication malvenue dans un journal égyptien, *Actualités égyptiennes* (le 15 février 1952), d'une lettre à caractère privé de Gabriel Bounoure à un jeune ami, un philosophe égyptien³⁸. Il y critiquait sans filtre la politique française en Tunisie. Malgré les pressions administratives et politiques, le directeur de l'École supérieure des Lettres refusa de se rétracter et fut contraint, malgré les hésitations de Louis Joxe³⁹, à quitter son poste à Beyrouth. La nomination de Gaëtan Picon, suivant les vœux de Gabriel Bounoure et Georges Schehadé, répondait à un double-contexte. Il s'agissait d'abord de ne pas braquer politiquement les Libanais, attachés à la personne de Gabriel Bounoure. Par ailleurs, Georges Schehadé se retrouvait d'une certaine façon en position intermédiaire dans

³⁶ L'horizon littéraire de Gabriel Bounoure était toutefois bien loin de s'arrêter chronologiquement et en sensibilité à l'œuvre de l'auteur des *Fleurs du mal*. En témoignaient son intérêt pour Claudel, ses affinités avec de nombreux surréalistes. Critique longtemps chargé de la poésie à la *mf*, il fut déterminant dans la reconnaissance d'écrivains comme Max Jacob, Marcel Jouhandeau, Henri Michaux, Pierre Reverdy, Jules Supervielle, Edmond Jabès, Abdellatif Laäbi et bien d'autres.

³⁷ Cf. Pierre FOURNIÉ, « La carrière de Gabriel Bounoure », in *Vergers d'exil ...* (*op. cit.*), p. 68-69.

³⁸ Le docteur Abdelrahman Badaoui.

³⁹ Louis Joxe était alors directeur général des Relations culturelles au ministère des Affaires étrangères (1946-1952).

une situation où il était l'ami libanais le plus proche du fondateur de l'École des Lettres. Ce qu'étant, il pouvait soutenir la nomination d'un autre critique littéraire français auquel il était également attaché, intellectuellement et humainement et qu'il avait fait venir au Liban. Gaëtan Picon était déjà à Beyrouth depuis la fin 1951. Il y donnait des cours de littérature et d'esthétique. Il y avait rejoint Gabriel Bounoure, dont Jean Lacouture a pu dire qu'il était « *son seul maître en poésie* » à propos de Gaëtan Picon⁴⁰. C'est donc Gabriel Bounoure qui choisit en fait son successeur, en parfait accord avec Georges Schehadé. C'était un schéma de sortie de crise qui convenait à tout le monde, sauf peut-être à certains membres de la mission culturelle française, accrochés à leurs prérogatives administratives et conformes à une stéréotypie fréquente dans les milieux diplomatiques. Le nouveau directeur de l'École des Lettres et son secrétaire général confirmaient complètement le projet initial de l'École et en conservaient l'esprit, tel que son fondateur l'avait pensé et cultivé.

Trois ans à Beyrouth, et hors Beyrouth

Les trois années de Gaëtan Picon à l'École des Lettres⁴¹ ont eu une signification particulière pour les deux hommes. Elles ont ancré leur amitié dans un lieu, leur École. Ses locaux furent alors transférés rue de Damas (octobre 1953), en contrebas de la

⁴⁰ Le court témoignage de Jean Lacouture sur Gabriel Bounoure dans « Vergers d'exil » retrace une part de l'ambiance intellectuelle de cette époque charnière, autant politiquement qu'intellectuellement. Il part de sa rencontre avec Gabriel Bounoure au Caire où celui-ci fut accueilli et nommé par les autorités égyptiennes après avoir été écarté du Liban en 1952 [Cf. Jean LACOUTURE, « Témoignage », in *Vergers d'exil ... (op. cit.)*, p. 97-101].

⁴¹ Enseignant à l'École des Lettres à partir de décembre 1951 et directeur de celle-ci d'octobre 1952 à octobre 1954.

Maternité française et à proximité de *Mathaf* (le musée national et sa place éponyme).

Ces années ont marqué un palier dans les carrières respectives des deux écrivains. Ils devenaient des auteurs à part entière dans la littérature française et des acteurs de la scène de celle-ci, l'influençant à divers titres. Gaëtan Picon écrivait beaucoup, enseignait encore plus⁴². Il consolida la réputation de l'École des Lettres, accueillant à Beyrouth Roger Caillois, Elsa Morante, Alberto Moravia ou encore André et Madeleine Malraux⁴³. Ces visites étaient le plus souvent l'occasion d'entretiens, de conférences, de repas informels, où se rencontraient Libanais (on citera parmi d'autres Georges Naccache, patron et fondateur du journal *L'Orient* et grand joueur de poker, comme son ami Georges Schehadé⁴⁴), Français du Liban et visiteurs. La convivialité se

⁴² Georges Schehadé évoquait Gaëtan Picon dans une lettre à Guy Dumur du 30 janvier 1952 : « *Picon va bien, embourbé dans ses cours, il est tranquille à Beyrouth et travaille à des écrits littéraires... Je suis très heureux de l'avoir ici, je me sens moins seul et le 'cercle' littéraire grandit : Bounoure, Picon, Pons [Maurice Pons, dialoguiste de films] et moi, et quelques autres que tu ne connais pas... »*

⁴³ Sur ces trois années passées à Beyrouth, on peut se référer à un ouvrage biographique, tiré d'une thèse sur Gaëtan Picon : CALLU (Agnès), « Gaëtan Picon (1915-1976) : Esthétique et culture. », Honoré Champion, Paris, 2017, p. 309-325.

⁴⁴ Georges Naccache s'y ruina, contraint de vendre son journal en 1970 à son rival Ghassan Tuéni (patron des éditions *Dar An-Nahar* et du quotidien *Le Jour*) ; il resta toutefois le directeur de la publication de *L'Orient-Le Jour* jusqu'à sa mort en 1972. Cf. : Georges NACCACHE, *Un rêve libanais 1943-1972*, éditions FMA, Beyrouth, 1983 ; *Entretien de Ghassan TUÉNI/Gérard D. KHOURY/Jean-Marc FEVRET* (16 janvier 2007), Archive sonore, Bibliothèque de l'IREMAM, Aix-en-Provence, 2007. Sans aller aussi loin que son ami Georges Naccache, Georges Schehadé perdit en une soirée et une partie de Poker (à l'hôtel Kassouf, à Dhour Choueir, en 1945) l'ensemble des indemnités qu'il venait de recevoir pour l'emploi occupé au haut-commissariat pendant quinze ans [cf. *Georges Schehadé, poète ...*, op. cit., p. 107].

conjuguait à l'hospitalité libanaise, tel un cadre souriant accueillant une petite république des Lettres.

Georges Schehadé venait de connaître sa bataille d'Hernani avec la pièce « Monsieur Bob'le », montée par Georges Vitaly au théâtre de la Huchette⁴⁵. Elle le propulsa dans le tumulte de la critique dramatique française. Les critiques littéraires traditionnels se déchainèrent majoritairement contre la pièce, à l'image de leur chef de file, Jean-Jacques Gautier :

« Je n'ose même pas dire à quel point je déteste ce genre de littérature qui s'entoure de favorable obscurité (...) »⁴⁶.

Les poètes soutinrent Schéhadé, comme René Char lui écrivant :

« J'espère que vous vous fichez complètement des hoquets, des grincements et autres insanités d'une certaine presse. C'est ainsi que ça se passe dans ce pays. Lorsqu'on montre à ces cuistres une œuvre de qualité (enfin !), ils se renversent aussitôt l'encrier sur les genoux et jouent les maîtres-nageurs. Nous sommes des poètes mon cher Schehadé. C'est pourquoi ... »⁴⁷.

⁴⁵ La Première eut lieu le 30 janvier 1951, la publication de la pièce un mois plus tard.

⁴⁶ Jean-Jacques GAUTIER, « Á la Huchette- Monsieur Bob'le de Georges Schehadé » (Art.), in « Le Figaro », 1^{er} février 1951, p. 6.

⁴⁷ Le montage, les réactions et la portée de la pièce sont abordés en détail dans deux ouvrages. Le premier fait autorité sur la sujet du théâtre de Georges Schehadé : « Georges Schehadé – Le théâtre du poète – Correspondance dramatique et dossier de réception (Textes présentés et annotés par David MARTENS), [Préface de Robert ABIRACHED] », Honoré Champion, Paris, 2012, p. 293-332 ; on en retiendra particulièrement : la préface de Robert Abirached (p. 9-14) qui décrit en quelques pages la spécificité du théâtre de Schéhadé, ainsi que l'introduction de David Martens : *Un poète à la scène de la Huchette à la Comédie française* (p. 15-51). Autre référence sur ce sujet, le livre

À l'initiative de Guy Dumur⁴⁸, une tribune parut dans le Figaro littéraire. Elle prenait la défense de la pièce, sous le titre « *Les poètes s'insurgent contre les critiques : André Breton en appelle aux amis de la Poésie en faveur de Monsieur Bob'le* »⁴⁹.

On notera que Jean-Jacques Gautier citait dans sa charge Max-Pol Fouchet et Gaëtan Picon⁵⁰, la tempérant à peine :

« Et M. Gaëtan Picon, de son côté poursuit : 'Je connais peu d'exemples d'une poésie à ce point engagée dans la poésie même, et tirant de cette participation un rayonnement aussi soutenu. (...)'. Jean-Jacques Gautier concluait 'C'est possible, M. Picon sait ce qu'il dit', puis 'Ce que je sais bien, moi, c'est qu'il n'y a pas l'ombre d'une pièce dans tout cela, que la troupe de M. Vitaly s'ingénie en vain à jouer ce poème, si poème il y a, qu'il n'existe ici ni action, ni caractères, ni situation, ni dialogues, ni rien de ce dont certains originaux,

d'Albert DICHY et Danielle BAGLIONE [*Georges Schehadé, poète ...* » *op. cit.*, p.128-141] décrit à partir d'une série de textes et de documents iconographiques le déroulement et l'ambiance de ce moment de théâtre, entre l'automne 1950 et décembre 1951.

⁴⁸ Chef de file de la nouvelle critique littéraire (d'abord à Combat), homme de radio (Le Masque et la plume), Guy Dumur (1921-1991) rencontra Georges Schehadé au moment de « Monsieur Bob'le ». Il devint tout de suite son ami et, suivant l'expression de David Martens, « *le principal relais du théâtre de Georges Schehadé dans le paysage critique français* » (*op. cit.*), p. 130.

⁴⁹ *Les poètes s'insurgent contre les critiques : André Breton en appelle aux amis de la Poésie en faveur de Monsieur Bob'le*, Le Figaro littéraire, n°252, 17 février 1951, p. 8. On y trouve des textes de : André BRETON, René CHAR, Georges LIMBOUR, Benjamin PÉRET, Henri PICHETTE, Gérard PHILIPPE, Max-Pol FOUCHET, Jonathan GRIFFIN.

⁵⁰ Max-Pol FOUCHET et Gaëtan PICON avaient écrit des textes de présentation de « Monsieur Bob'le » pour le programme de la pièce.

comme Molière, se sont servis pour faire ce qu'ils appelaient (à tort sans doute) du théâtre' »⁵¹.

L'essentiel résidait dans ce schéma ... classique et résurgent. D'un côté on reconnaissait les tenants d'une forme de classicisme dans l'art dramatique. En face d'eux se rejoignaient les défenseurs et les créateurs d'une nouvelle littérature qui transgressait les genres et puisait ses sources dans une poétique réinventée.

L'essentiel se retrouvait également dans le soutien sans faille de Picon à Schehadé, le ramenant toujours vers la création poétique. C'est ce qu'il lui écrivait quelque cinq ans plus tard, alors que la vie de l'universitaire français hésitait entre Florence, Paris et Gand.

« (...) Je suis content que ta pièce marche bien [La soirée des Proverbes] et, je te le dis, tu pourras m'utiliser à ta guise, car l'an prochain, de Gand je viendrai à Paris une ou deux fois par mois. Mais prends garde : tu es avant tout un poète dont il faut entendre la voix vite, très vite. Il ne faut pas que tu te consacres désormais à des pièces de théâtre, où la poésie est fatalement diluée, ou à des scénarios qui n'ont qu'une justification alimentaire. Je veux que d'ici quelques semaines, tu m'envoies une poésie où je retrouve la plus belle eau des poésies. Promis ? »⁵².

⁵¹ Quelques années plus tôt, Maurice Fevret (géographe à l'École des Lettres à partir de 1945, il y fonda l'Institut de Géographie du Proche et du Moyen-Orient en 1949), ami de Georges Schehadé, lui avait fortement conseillé d'assister à une pièce de Molière à la Comédie française. L'écrivain libanais ne s'y était jamais rendu jusque-là et était sur le point de partir à Paris. De retour à Beyrouth, Georges Schehadé s'exclama, enthousiaste et malicieux : « *Mais tu sais, Maurice, c'est très bon Molière ! Et la comédie française, c'est épatant !* ».

⁵² Cf. *Lettre de Gaëtan PICON à Georges SCHEHADÉ* (4 septembre 1955), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

Le séjour des Malraux

Au Liban, Gaëtan Picon reçut quelques grands écrivains en tant que directeur de l'École des Lettres. Le séjour du couple Malraux fut dense. Il l'emmena jusqu'à Palmyre, quelques années après l'excavation de son site sous la direction d'Henri Seyrig (entre 1929 et 1940)⁵³. Le célèbre archéologue fut, au même titre que Gaëtan Picon, l'un des amis et des collaborateurs-clés de Malraux, bien avant la création du ministère des Affaires culturelles en 1959. L'estime était également forte entre Seyrig et Picon, ceux-ci se voyant fréquemment à Beyrouth et en Syrie, travaillant souvent ensemble. C'était la logique de ce qu'on appela par la suite un Institut culturel.

Le séjour de trois semaines des Malraux peut être analysé à travers la correspondance de l'écrivain avec son biographe. Celle-ci a été versée au Fonds Gaëtan Picon de l'IMEC où l'on peut consulter quinze lettres envoyées par André Malraux à Gaëtan Picon pendant que ce dernier occupait la charge de directeur de l'École supérieure des Lettres de Beyrouth. La première est datée du 15 décembre 1952 et la dernière du 22 août 1954. Souvent brèves, dactylographiées et signées, certaines ont été annotées ou complétées de façon manuscrite, en particulier celle du 12 janvier 1953. Dans celle-ci, Malraux réagissait à la lassitude de son ami face à son travail (sa fonction à l'École des Lettres ou ses difficultés avec Gallimard), concluant :

« Rien de ce que vous avez à résoudre n'est sans intérêt ; mais lorsque ceux avec qui vous devez le résoudre s'en foutent, à quoi bon ? Cela fait rêver, car il semble que le symptôme de la

⁵³ Sur Henri Seyrig et ses travaux, on peut consulter : Ernest WILL, *Notice sur la vie et les travaux d'Henri Seyrig, membre de l'Académie*, in « *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* », 137^e année, N° 2, 1993, Paris p. 384-394.

maladie des civilisations soit l'indifférence. Ce qui prouve que vous devez écrire, et Gallimard publier les 2 bouquins en question »⁵⁴.

André Malraux abordait exclusivement trois thèmes dans ses courriers : son voyage à Beyrouth et au Proche-Orient, la publication de deux livres de Gaëtan Picon (cf. Note de bas de page 54), la mutation de celui-ci, que Malraux semblait avoir voulue et organisée en s'appuyant sur ses contacts au Quai d'Orsay (en particulier sur Jacques de Bourbon-Busset⁵⁵).

De fait, le séjour d'André Malraux, contrairement à ceux des autres invités de Gaëtan Picon, n'était pas tourné vers la rencontre de la société et des intellectuels libanais. C'est ce qu'André Malraux disait sans détour dans une lettre envoyée juste avant son arrivée à Beyrouth :

« Pour l'incognito : dans la mesure du possible, je voudrais bien avoir la paix, c'est-à-dire ne voir que vos amis et les gens dont vous jugez qu'ils doivent être vus »⁵⁶.

Malraux organisa son voyage autour de la visite des musées d'Alep et de Damas ainsi que du site de Palmyre. La dimension humaine semblait absente en dehors des liens et du travail avec

⁵⁴ Il s'agissait de « Malraux par lui-même » (paru finalement au Seuil) et de l'« Introduction à une esthétique de la littérature, I : L'écrivain et son ombre » (paru chez Gallimard). Les deux ouvrages ont été édités pendant cette année 1953.

⁵⁵ Diplomate, écrivain et académicien (1981), Jacques de Bourbon-Busset fut directeur de cabinet de Robert Schuman au Quai d'Orsay. Il était à cette date directeur général des relations culturelles avec l'étranger (1952-1956). Il fut pendant cette période l'un des hommes-clés de la diplomatie française.

⁵⁶ *Lettre d'André MALRAUX à Gaëtan PICON* (22 avril 1953), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

Gaëtan Picon⁵⁷ et Henri Seyrig. André Malraux s'intéressait : aux catalogues et aux collections des musées (notamment la « chanteuse » une statue de Mari, et un ivoire phénicien⁵⁸), à des tapis anciens, à l'achat d'antiquités (comme une tête du Hauran). Il confrontait les objets aux théories de Seyrig, ce qui semble avoir été ce qui l'a le plus intéressé⁵⁹. Ce fut Malraux qui décida de ce séjour :

« Il y a de vraies chances que j'aie à faire un tour par chez vous avant l'été. Si vous deviez quitter Beyrouth avant le 15 mai, dites-le moi, je vous prie. »⁶⁰,

même s'il répondait à une suggestion de Gaëtan Picon : « *Ce que vous me dites des voyages dans vos pays est fort alléchant ...* »⁶¹.

L'environnement et la tonalité de ce séjour le plaçaient en dehors de la relation libano-française. Le contexte lié à Malraux, sa personnalité, expliquaient cela en grande part. L'idée était très certainement de rapprocher de lui un collaborateur devenu indispensable à l'écrivain et à ses ambitions. Le Liban était distant

⁵⁷ C'est à ce moment que se conclut la collaboration d'André Malraux à l'ouvrage biographique de Gaëtan Picon, « Malraux par lui-même ». La correspondance citée ci-dessus évoque les annotations de Malraux sur le manuscrit de Picon et la relecture du philosophe Francis Jeanson, membre du comité de lecture des éditions du Seuil auquel Emmanuel Mounier l'avait fait participer (1950).

⁵⁸ *Lettre d'André MALRAUX à Gaëtan PICON* (25 juin 1953), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

⁵⁹ Cf. « P.S. — Dites à Seyrig que les objets parthes trouvés récemment confirment ses théories (ou ses suggestions) de façon éclatante. Ils étaient à Bagdad en l'honneur de couronnement. » in *Lettre d'André MALRAUX à Gaëtan PICON* (25 juin 1953), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

⁶⁰ *Lettre d'André MALRAUX à Gaëtan PICON* (20 mars 1953), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

⁶¹ *Lettre d'André MALRAUX à Gaëtan PICON* (21 janvier 1953), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

de la France, plus que maintenant. Les mots répétés de Malraux sur ce sujet ne laissent pas de doute sur cette volonté, indiquant à Gaëtan Picon le mode opératoire de sa mutation :

« On me charge de vous dire, du Quai [probablement Jacques de Bourbon-Busset], qu'on est décidé à vous extirper de ce Liban si vous y tenez, (...) Il est possible que vous soyez renseigné sur telle ou telle vacance éventuelle avant les services ; il serait bon, dans ce cas, de les alerter : Donc, envoyez-moi, encore vivants, tous tuyaux capturés (...) »⁶².

André Malraux était en train de sortir de la vie politique, au moment exact où commençait ce qu'on a appelé la Traversée du désert pour le Général de Gaulle. Mais il gardait un réseau et des proches dans ses champs de prédilection politiques, soit la culture et les affaires étrangères. Il venait par ailleurs de faire paraître « *La Statuaire* », premier tome de son « *Musée imaginaire de la sculpture mondiale* »⁶³. L'ensemble de ces éléments plaide en faveur de l'hypothèse selon laquelle il avait besoin dans son environnement proche de celui qui était devenu son collaborateur privilégié, alors que lui-même entrait dans une période politiquement compliquée. C'est logiquement qu'il nomma quelques années plus tard Gaëtan Picon directeur général des Arts et des Lettres (juin 1959-août 1966), faisant de celui-ci son second au ministère des Affaires culturelles. L'année suivante, il nommait Henri Seyrig à la direction des Musées de France et de l'École du Louvre.

⁶² Lettre d'André MALRAUX à Gaëtan PICON (11 mars 1953), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

⁶³ André MALRAUX, *La Statuaire*, tome 1 du Musée imaginaire de la sculpture mondiale, Gallimard, Paris, 1952.

Gaëtan Picon quitta finalement Beyrouth pour Florence en 1954. Il laissait la direction de l'École des Lettres à son collègue Pierre Robin, fidèle de Gabriel Bounoure et ami de Georges Schehadé, devenu entre-temps plus parisien que Beyrouthin.

De la renommée et autres qualités

Les années qui suivirent furent marqués par le succès et la reconnaissance internationale pour l'œuvre de Georges Schehadé. Ses pièces se succédaient, montées à Paris et hors de France (en particulier en Allemagne). Il fit également l'expérience du cinéma, notamment dans une production franco-tunisienne, « *Goha* », dont il écrivit le scénario et dont le réalisateur était Jacques Baratier. « *Goha* » obtint pour la sélection tunisienne le prix international de la critique (« Un certain regard ») au Festival de Cannes de 1958. Le président du jury, Marcel Achard, distingua l'œuvre « *pour son originalité poétique et la qualité exceptionnelle du commentaire et du dialogue de Georges Schehadé* ». Le film arriva en troisième position dans la course à la Palme d'or, derrière « *Quand passent les cigognes* » de Michel Kalatazov et « *Mon oncle* » de Jacques Tati. Jean-Luc Godard le comparait à *L'Albatros* de Baudelaire, parlant d'« *un film presque incritiquable* »⁶⁴. L'article d'un journaliste du Monde Roger Régent en décrivait le sens :

« Le thème, emprunté à un conte arabe, développe cette idée que le sage et le fou se rejoignent dans un même dédain des choses raisonnables »⁶⁵.

Le film révéla deux jeunes inconnus : un Alexandrin d'origine syro-libanaise, Michel Chalhoub, plus connu par la suite sous le nom d'Omar Sharif, et une actrice italienne de vingt ans, née en

⁶⁴ Jean-Luc GODARD, « *Goha* » (Art.), in « Arts », 20 mai 1959, cité par Albert DICHY et Danielle BAGLIONE, *op. cit.*, p. 210.

⁶⁵ Le Monde, 13 mai 1958, cité par Albert DICHY et Danielle BAGLIONE, *op. cit.*, p. 210.

Tunisie, Claudia Cardinale. Que dire des seconds rôles, surprenants : Gabriel Jabbour, autre natif d'Alexandrie débutant sa carrière, ou Daniel Emilfork, acteur hors norme au visage étonnamment émacié et à l'accent indéfinissable ?

Les pièces s'enchaînaient pendant ces années et, pour la première fois, Georges Schehadé gagnait vraiment de l'argent, « *beaucoup* », disait-il dans une lettre de 1961. Il devint alors l'ambassadeur officieux de la culture libanaise, jusqu'aux États-Unis, mais surtout dans les pays francophones. Léopold Sédar Senghor le reçut à Dakar en 1967. Le décorant (de l'Ordre national du Lion du Sénégal), il prononça les mots suivants.

« (...) On le savait par ouï-dire, mais, maintenant, on l'a vécu : le Liban, ce n'est pas seulement le commerce des choses matérielles, c'est aussi floraison de l'esprit et don généreux. À votre manière, vous avez contribué à renforcer l'amitié entre le nègre et l'arabe – sans parler de la Francophonie. Soyez-en remerciés. (...) »⁶⁶.

Georges Schehadé et Gaëtan Picon semblent s'être moins vus pendant cette période, dominée pour chacun d'entre eux par leurs responsabilités et la prolifération de leurs activités. Leur lien restait pourtant étroit, toujours centré sur la poésie. C'est ce qui transparissait, encore, dans une lettre de Georges Schehadé datant de 1970.

« (...) Je pense que toi et Ambre-citron [surnom donné par Georges Schehadé à Geneviève Picon] allez être contents. Depuis décembre dernier, je me suis remis à la poésie. J'ai déjà écrit une douzaine de poèmes. Je vous envoie le dernier, qui est bien triste... Mais à dix ans, Poney [surnom donné par

⁶⁶ *Discours de Léopold SÉDAR SENGHOR* (2 mai 1967), cité par Albert DICHY et Danielle BAGLIONE, *op. cit.*, p. 249.

Georges Schehadé à son fils, Élie-Philippe], donnait cette définition de la poésie : 'La tristesse, c'est la poésie'. »⁶⁷

Après avoir occupé deux postes de professeur de littérature, à Florence (1954-1955) puis à Gand (1955-1959), Gaëtan Picon devint directeur général des Arts et des Lettres au ministère de la Culture, créé par et pour André Malraux. L'objet de cette étude n'est pas de détailler l'œuvre et l'action de celui qui devenait ainsi l'homme-clé de cette nouvelle politique. On en retiendra toutefois la création des Maisons de la culture, très révélatrice du rôle de Gaëtan Picon au ministère. Ce projet avait éclos dès la Résistance, fut repris par Malraux et mis en œuvre par Gaëtan Picon. Plusieurs interprétations ont été proposées quant aux origines et à l'inspiration du projet des Maisons de la culture. Je privilégierai pour ma part le rôle de Gilbert Gadoffre⁶⁸ et du groupe du Bureau d'études qu'il dirigea au château du Murinais, dans le maquis du Vercors⁶⁹. C'était tout un milieu intellectuel qui se dessinait à travers les réseaux culturels liés à la Résistance

⁶⁷ Lettre de Georges SCHEHADÉ à Gaëtan PICON (2 février 1970), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

⁶⁸ Grand résistant, Gilbert Gadoffre fut précurseur en France (puis à Berkeley et Manchester) des recherches et de l'enseignement de la Littérature comparée ainsi que le fondateur des Entretiens de Royaumont (1947). Proche de Pierre Mendès-France, ami de Gaëtan Picon, il devint le collaborateur d'André Malraux, à l'initiative de Geneviève de Gaulle, participant au projet d'un ministère de la Culture [Cf. « Gilbert Gadoffre, un humaniste révolutionnaire », Entretiens avec Alice Gadoffre-Staath, Créaphis, Paris, 2002, p. 105-112].

⁶⁹ Gilbert GADOFFRE y succéda à Hubert BEUVE-MÉRY, en janvier 1943. Y participaient Joffre DUMAZEDIER, François LEGAY, Jean-Marie DOMENACH, Georges LEMOINE, Paul CHAMBARD de LAUWE et Benigno CACÉRÈS. [Cf. FEVRET Jean-Marc, *L'injonction de l'action, l'expérience de la résistance ; une plate-forme de réflexions et un programme* in *Un projet culturel : former de nouvelles élites. Les sciences sociales à Royaumont*, in « Du dialogue des cultures au décloisonnement disciplinaire » (dir. Georges LOMNÉ), Actes du colloque en hommage à Pierre-André PICON, UPEM, octobre 2016 (à paraître)].

et à la France libre. Ils formaient la matrice de nouvelles structures culturelles, alimentées par les courants de la création artistique et littéraire qui s'étaient développés dans l'entre-deux-guerres. L'analyse qu'en a donnée Gilbert Gadoffre à la fin de sa vie est assez significative d'un environnement intellectuel qui était nouveau.

« (...) C'est après les élections de 1959 [qu'il a été question d'un ministère de la Culture, d'abord dénommé ministère des Affaires culturelles]. Nous avons été plusieurs [avec Gaëtan Picon] à essayer de persuader Malraux qu'il ne pourrait rien s'il n'avait pas un ministère de la Culture associé au ministère de l'Éducation nationale. Mais il était épouvanté par la perspective d'une énorme machine, une ruche de fonctionnaires, et aussi par la lourdeur des structures. Il pensait qu'il n'arriverait jamais à tenir en main une si grosse machine. (...) Le ministère de la Culture tel qu'il l'a conçu n'est en somme que la direction des Arts et des Lettres, direction bien connue, mais qui a toujours été une administration marginale. (...) Il y a un projet que j'ai un peu poussé, c'est celui des Maisons de la Culture. Nous y avons longuement pensé au temps de la Thébaïde, en 1943 (...) »⁷⁰.

C'est ici qu'on peut percevoir les contraintes que Gaëtan Picon, comme Georges Schehadé, ont dû subir dans leur nouveau statut, celui de références institutionnelles fortement médiatisées. C'était pour le poète libanais l'obligation de s'exprimer en public, lui qui, depuis toujours, refusait de faire des conférences et des cours, leur préférant les discussions entre intimes. C'était, pour Gaëtan Picon, l'obligation d'accepter le choix de sa hiérarchie, même s'agissant de Malraux. C'est ce qui, en 1966, l'amena à présenter sa démission au ministre qui la lui

⁷⁰ Cf. *Gilbert Gadoffre, un humaniste ...*, *op. cit.*, p. 112.

avait demandée. Malraux lui avait refusé la nomination de Pierre Boulez à la tête d'un centre de musique contemporaine, l'un des grands projets de Gaëtan Picon. C'est aussi dans ce genre de postures qu'on distinguait l'intégrité de ces personnalités, autant attachées à la liberté de leurs choix intellectuels qu'à une certaine discrétion, éloignée des honneurs.

La disparition de l'École des Lettres

Parallèlement, l'École des Lettres connut à partir de la fin des années 1950 un abaissement de son originalité et de son rayonnement au sein de l'enseignement supérieur au Liban. Cette évolution pouvait être attribuée à plusieurs phénomènes. Les incidences de deux d'entre eux doivent être privilégiées.

Cette période fut d'abord marquée par un retour en force des logiques diplomatiques traditionnelles. Celles-ci s'étaient déjà manifestées lors de l'affaire Bounoure, quelques années plus tôt. Le départ de Beyrouth de Gabriel Bounoure avait partiellement été le résultat d'un travail de sape et de jalousies issus du milieu diplomatique. L'indépendance de fait de l'École des Lettres et la renommée de ses directeurs joua un rôle indéniable dans des relations de confiance très variables avec le milieu de l'ambassade. Cela fut particulièrement visible pendant la période des ambassadeurs Louis Roché (1956-1960) et Robert de Boissésou (1960-1964)⁷¹. Ceux-ci renforcèrent la politique de fichage des responsables libanais, assortie d'annotations qui témoignaient d'une rhétorique très défavorable aux personnalités musulmanes (ce qui allait totalement à l'encontre de l'esprit de l'École des Lettres). La nomination d'un nouveau conseiller culturel à

⁷¹ Voir à ce sujet un livre récent sur la diplomatie française au Liban : Stéphane MALSAGNE, *Sous l'œil de la diplomatie française au Liban, Le Liban de 1946 à 1990*, Geuthner, Paris, 2017, (en particulier la partie traitant de *Louis Roché, 1956-1960*, p. 49-64).

l'ambassade, Jacques Chazelle (1957-1962), accentua cette tendance issue du passé colonial. Ce haut fonctionnaire nomma toute une série de nouveaux collaborateurs et annonça sans consultation la création d'un baccalauréat franco-libanais. Proposée par un texte confus, le « rapport Barberis », elle aurait eu, entre autres effets, celui de soustraire ce nouveau baccalauréat au contrôle de la métropole. Futur ambassadeur à Helsinki et Lisbonne, le conseiller culturel tentait également de noyauter l'Université libanaise, tout juste créée, projetant d'y intégrer les trois directions (dont celle de l'École des Lettres) du Centre d'Études Supérieures Français (sans concertation, ni avec le recteur de l'Université libanaise ni avec les trois directeurs français dont Pierre Robin pour l'École des Lettres, ni avec le rectorat et l'université de Lyon autorités de tutelle du centre français)⁷². Les deux versants de cette crise, celui des personnes et celui des structures, étaient révélateurs d'une mutation en cours, soit la dilution de l'École des Lettres et de son esprit dans le cadre d'une logique institutionnelle, politique et classique.

Dans un même temps, cette mutation institutionnelle accéléra ou accompagna des effets de substitution, de transfert, complexes. Les étudiants libanais des premières années de l'École des Lettres, souvent des femmes, devenaient alors des acteurs et des actrices déterminant(e)s de l'enseignement supérieur spécifiquement libanais, mais aussi du rayonnement international de leur pays. Certains ont intégré l'Université Saint-Joseph mais beaucoup ont rejoint les premiers cadres de l'Université libanaise,

⁷² *Note sur l'action culturelle de la France au Liban* (13 pages dactylographiées), datée du 20 juillet 1959 et rédigée par plusieurs directeurs d'établissements et inspecteurs français (dont Pierre Robin et Maurice Fevret pour l'École supérieure des Lettres et l'IGPMO), adressée aux autorités de tutelle, à l'ambassade de France ainsi qu'au recteur de l'Université libanaise, Archives de la Famille FEVRET.

créée officiellement en 1959⁷³. On pense aux poètes Étel Adnan et Salah Stétié, au sociologue César Nasr, aux géographes Josette Kfoury, May Murr et à bien d'autres. Parmi toutes et tous, je m'arrêterai sur Marie-Ange Abi-Saleh-Prince, dont plusieurs de ses professeurs à l'École des Lettres avaient coutume de dire qu'elle était « *la meilleure des étudiants de l'École* ». Née en 1929, elle intégra l'École en 1947. En 1952, ses enseignants la proposèrent pour une bourse en France et la recommandèrent de façon à ce qu'elle y poursuivît ses études, à la Sorbonne. Elle y eut comme maîtres Jean Piaget, Daniel Lagache et Jean Stœtzl qui dirigea sa thèse de sociologie (soutenue en 1978). Revenue au Liban en 1956, elle enseigna à l'École des Lettres puis à l'Université libanaise avant de participer à l'Institut des Sciences Sociales, créé par Jacques Berque en 1961. Elle en devint directrice pendant la guerre du Liban (1979)⁷⁴. Dans le même sens, plusieurs enseignants français de l'École des Lettres travaillèrent aussi à l'« Académie Libanaise des Beaux-Arts » (l'ALBA), noyau originel de l'Université libanaise, fondée par Alexis Boutros en 1943⁷⁵. C'est naturellement que certains d'entre eux participèrent à la création de l'Université libanaise, en 1959, au moment même où les logiques diplomatiques les écartaient de l'École des Lettres et plus généralement du Centre d'Études Supérieures Français. C'est ainsi que fut fondé le département de Géographie de

⁷³ Cf. Jean-Marc FEVRET, *1948-1972 Le Liban au tournant, L'anémone pourprée*, Geuthner, Paris, 2011, p. 304-324 ; Agnès CALLU, *Gaëtan Picon ...*, *op. cit.*, p. 310-314.

⁷⁴ Il faut relativiser quantitativement ce phénomène si l'on tient compte du fait que les étudiants de l'École des Lettres étaient une petite minorité parmi les étudiants libanais soit moins de 200 au début des années 1950 mais un peu plus de 1000 en 1971 [cf. Jean-Marc FEVRET, *1948-1972 Le Liban au tournant, op. cit.*, p. 315 ; Agnès CALLU, *Gaëtan Picon ...*, *op. cit.*, p. 312.

⁷⁵ Denise AMMOUN, *Alexis Boutros - ALBA, Le défi culturel*, Éditions ALBA, Beyrouth, 2006.

l'Université libanaise par Maurice Fevret, son premier directeur, en 1960⁷⁶.

Quelques années plus tard, en 1976, l'État français prit la décision de fermer l'École supérieure des Lettres. Certaines activités du Centre d'Études Supérieures Français se poursuivirent, malgré la guerre. C'est ce qu'illustre la création en 1977 du Centre d'Études et de Recherches sur le Moyen-Orient Contemporain (le CERMOC). Il englobait l'IGPMO et fut d'abord dirigé par le géographe André Bourgey. Lui succéda en 2000 l'Institut Français du Proche-Orient (l'IFPO), le premier des 27 Instituts culturels français à l'heure actuelle. Cette évolution témoigne de la permanence de la présence culturelle publique française⁷⁷. Celle-ci intègre encore, par sa continuité, l'héritage de l'École des Lettres. L'œuvre et l'histoire de cette dernière n'ont pourtant donné lieu à aucune étude d'envergure dans la littérature consacrée à la présence française au Liban. C'est surprenant mais symptomatique du fait que l'École des Lettres a été plus caractérisée par son esprit originel que par sa dimension institutionnelle.

On notera par ailleurs qu'au moment même où l'École disparaissait, l'Université Saint-Joseph créait à la place de la Maternité française une Faculté des Lettres et des Sciences humaines. Son

⁷⁶ Il sortit ainsi des cadres de l'Éducation nationale jusqu'en 1963, employé pendant trois années par l'État libanais, dans une situation similaire à celle connue sept ans plus tôt par Gabriel Bounoure, employé par l'État égyptien à partir de 1953 [Cf. André de RÉPARAZ et Georges CLAUZON, notice biographique de *Maurice Fevret (1910-1985)*, « Méditerranée », Année 1985, N°56, Aix-en-Provence, p. 1 et 2].

⁷⁷ Cf. Jean-Marc FEVRET, « Sur l'enseignement français du Moyen-Orient : Le Moyen-Orient, images d'une aire culturelle occidentale ? », in Programme TRACES, 5^e journée d'études – *Enseigner et former aux aires culturelles : enjeux et perspectives*, dirs. Georges LOMNÉ – Joanna NOWICKI – Jean-Michel BLANQUER – Michel WIEVIORKA, FMSH/Institut des Amériques, Paris (FMSH) 26 juin 2014 (consultable en ligne).

bâtiment se trouve du même côté de la rue de Damas, quelques dizaines de mètres au-dessus des locaux de l'École des Lettres. Le projet était clairement celui de remplacer l'ancienne École des Lettres, ce que confirme le site internet de l'USJ⁷⁸.

L'École des Lettres disparut ainsi en 1976 et fut l'une des premières victimes de la Guerre du Liban. Mais l'« espace bou-nourien », tel qu'Étel Adnan a pu l'appeler, celui de Gaëtan Picon et de Georges Schehadé, s'était effacé avant cela. On retrouve ce sentiment d'effacement dans la fin de l'histoire de Georges Schehadé et Gaëtan Picon, sans qu'il ne démente leur amitié.

De l'amitié et ses prolongements

Georges Schehadé fut, comme tous les Libanais, une victime de la guerre qui disloqua et fragmenta leur pays et toute la société libanaise. Contraint de vivre dans un espace de plus en plus réduit dans son quartier d'Achrafieh, désespéré par le drame libanais, il finit par céder aux instances de Gaëtan Picon, le pressant de venir en France.

⁷⁸ Début de la présentation de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines sur le site internet de l'USJ : « *La décision de fonder la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Saint-Joseph remonte à l'année 1976, lorsqu'un groupe d'anciens responsables de la célèbre École des lettres de Beyrouth décide de donner à cette école qui vient de fermer ses portes un successeur de taille et de combler ainsi le vide laissé par la fermeture d'une institution qui fut pendant trente ans le haut lieu de l'enseignement des grandes disciplines en sciences humaines au Liban et en Orient.*

Avec six départements au départ, (Lettres françaises, Philosophie, Histoire et Géographie, Psychologie et Sociologie en plus de l'Institut de Lettres Orientales qui devient pour deux décennies le Département de Lettres Arabes avant de retrouver son nom historique en 1996 tandis que les départements d'Histoire et de Géographie se scinderont), la Faculté est inaugurée en octobre 1977. » [Site de l'USJ, <https://flsh.usj.edu.lb/historique.php>].

« Mon petit Georges, je fais très vite ce mot pour que Brigitte [l'épouse de Georges Schehadé] l'emporte. Je t'en prie : viens. Tu seras soutenu, choyé, fêté... On s'occupera de toi. Viens ici le plus vite possible pour attendre les événements. (...) Viens vite te mettre à l'abri dans l'amicale guérite parisienne : nous ferons notre anthologie : Souvenirs de la Poésie. On est heureux de te savoir sain et sauf ! Mais ne prolonge pas nos soucis... Viens... »⁷⁹.

Un mois plus tard, l'écrivain libanais disait son désespoir et sa mélancolie du temps passé, celui de l'École des Lettres, à Maurice Fevret. Celui-ci venait de lui écrire d'Aix-en-Provence pour lui annoncer la mort de Pierre Robin et lui parler des obsèques de leur ami.

« Cher Maurice, Reçu ta triste lettre, ton affectueuse lettre. Brigitte de Paris m'avait téléphoné et prévenu de la mort de Pierre... Tu vois tout s'effrite, tout s'en va et notre cœur reste seul avec des ombres ! Ici, si tu venais jeter un coup d'œil !.. La ville de Beyrouth est une plaie béante... Presque tout a brûlé, a été pillé avec une sauvagerie naïve et incroyable !..

Ah ! qui nous rendra ce que fut jadis l'École des Lettres d'Achrafié, Bounoure etc., etc. et notre jeunesse !..

J'espère te revoir un jour... cet été ; peut-être à Paris...

Au revoir cher et fidèle Maurice. Je t'embrasse très affectueusement »⁸⁰.

⁷⁹ Lettre de Gaëtan PICON à Georges SCHEHADÉ (14 janvier 1976), Fonds Gaëtan PICON, IMEC.

⁸⁰ Lettre de Georges SCHEHADÉ à Maurice FEVRET (15 février 1976), Archives de la Famille FEVRET.

*J'empe cette lettre
à mes amis qui la
porteront à Paris.*

Beirut le 15 Février
1946

Cher Maurice,

Reçu ta triste lettre, ton affectueuse lettre.
Brigitte de Paris m'avait téléphoné
et prévenu de la mort de Pierre...
Tu vois tout s'effrite, tout s'en va et
notre cœur reste seul avec des ombres! -
Là, si tu venais jeter un coup d'œil! -
La ville de Beyrouth est une flaque béante
... Presque tout a brûlé, a été pillé avec
une sauvagerie naïve et incroyable! -
Ah! qui nous rendra ce que fut jadis:
l'école des Lettres d'Achrafieh, Bou-noune etc,
etc... et notre jeunesse! -
J'espère te revoir un jour... cet été, peut-
être à Paris...

Au revoir cher et fidèle Maurice. Je
t'embrasse très affectueusement
Georges Schéhadi.

Georges Schéhadi était un homme doux et souriant. La guerre l'atteignit au plus profond de lui, parce qu'elle détruisait le berceau et le premier objet de sa poésie, son Liban. Il vécut cette guerre kaléidoscope comme une sauvagerie absurde, débridée. Il l'exprima dans plusieurs lettres, dans un style différent de celui de l'« Histoire de Vasco », celui de l'écoeurement cette fois. Un

cessez-le feu permit à l'écrivain et à sa femme Brigitte de quitter le Liban le 4 mai 1976. Il tenta d'y revenir à plusieurs reprises mais sans pouvoir y rester. Gaëtan Picon joua un rôle déterminant dans le début de cet exil parisien, par ses relations et par sa présence. Mais le biographe de Malraux fut brutalement emporté par une crise cardiaque le 6 août de cette année 1976, au moment même où l'École des Lettres disparaissait, et trois mois avant le décès d'André Malraux.

Un an plus tard, Georges Schehadé dédicaçait à Gaëtan Picon son « Anthologie du vers unique », composant sa poésie en « *sortant des vers de leur contexte* ». Il précisait que son dessein était que ces vers « *retrouvent ainsi une violence qu'ils perdent à être lus avec le flot des syllabes.* ». Roland Barthes commenta cette dédicace (intitulée « Pour Gaëtan ») en 1979. Il écrivait notamment ce qui suit.

« (...) Georges Schehadé a rassemblé des vers isolés, tels qu'ils remontaient spontanément à son souvenir. Or ce recueil est dédié à la mémoire de Gaëtan Picon. Cette dédicace est juste, au-delà même de l'amitié ; car Picon fut exemplairement l'homme de la mémoire culturelle. En lui, la culture remontait sans cesse spontanément, sous forme de bribes vivantes, de souvenirs intenses et chéris, de germes migrants, circulant d'un art à l'autre, embrassant (soit dit simplement) tout ce qui est beau (...) »⁸¹.

Le commentaire du philosophe semble suffire à compléter la lecture de cette dédicace [reproduite à la suite de cette étude] qui transcendait à nouveau les genres, comme Gaëtan Picon aimait le faire.

⁸¹ Roland BARTHES, « Mémoire », in *L'œil double de Gaëtan Picon*, (Livret de l'Exposition), Centre Georges Pompidou, Musée d'art moderne, Paris, 18 avril-18 juin 1979, p. 50-51.

Georges Schehadé survécut à son ami treize années, écrivant beaucoup moins, ce qu'il attribuait à la lassitude et au manque causé par l'éloignement du Liban. Il mourut le 17 janvier 1989 d'une embolie, chez lui, boulevard du Montparnasse. Il était à quelques centaines de mètres du 81 boulevard de Port-Royal, là où avait vécu Gaëtan Picon. Il s'y rendait souvent pour voir Geneviève Picon, de même que le fils aîné de Gaëtan, le mathématicien Pierre-André Picon et l'épouse de celui-ci, Martine Colin-Picon. Ceux-ci lui rendaient également visite, fréquemment. Georges Schehadé a été inhumé au cimetière du Montparnasse alors que Gaëtan Picon repose dans le caveau de sa famille au Dorat, en Haute-Vienne.

Si, avec ces deux hommes de Lettres, une ligne de crête semble avoir disparu dans la relation libano-française, l'étude de leur proximité et de l'articulation de leurs trajectoires suggère des réflexions toujours d'actualité. Deux, en particulier, me paraissent s'imposer.

La première a trait au rôle tangible de la culture dans ce qu'on peut appeler les relations internationales, au sens le plus large de l'expression. Jusqu'où et comment une dynamique culturelle et un partage intellectuel nouveaux peuvent s'intégrer à des formes institutionnelles en conservant leur force et leur authenticité ?

La seconde question découle de la première. Elle renvoie un peu plus au champ de l'histoire intellectuelle. Dans quelle mesure les acteurs de la culture, ses créateurs, je pense ici aux personnes, sont dépendants des contextes et des structures ? Georges Schehadé et Gaëtan Picon ont créé une forme d'intelligence franco-libanaise : par leurs goûts, par leurs intuitions, par leur amitié. Aurait-elle pu exister de la même façon sans l'École des Lettres de Gabriel Bounoure ?

Bibliographie

Fonds d'archives

IMEC :

Fonds Georges Schehadé

Fonds Gaëtan Picon

Archives privées

Archives de la famille Picon

Archives de la famille Fevret

Témoignages

AMMOUN Denise, Alexis Boutros -ALBA, *Le défi culturel-*, Éditions ALBA, Beyrouth, 2006.

Entretien de Jean-Marc FEVRET avec Étel ADNAN (18 juin 2020).

Entretiens de Jean-Marc FEVRET avec Martine COLIN-PICON (décembre 2019, mars 2020, juin 2020).

Entretiens de Jean-Marc FEVRET avec Marcelle FEVRET (avril 2016, février/mars/avril 2018, mai/juin 2019).

Entretien de Jean-Marc FEVRET avec Ghassan TUÉNI (16 janvier 2007, en présence de Gérard D. KHOURY), Archive sonore, IREMAM, Aix-en-Provence, 2007.

Entretiens de Jean-Marc FEVRET avec Gérard D. KHOURY (mai 2005, septembre 2011).

Gilbert Gadoffre, un humaniste révolutionnaire, Entretiens de Gilbert Gadoffre avec Alice Gadoffre-Staath, Créaphis, Paris, 2002.

NACCACHE Georges, *Un rêve libanais 1943-1972*, éditions FMA, Beyrouth, 1983.

Vergers d'exil, Gabriel Bounoure », dir. Gérard D. KHOURY, Geuthner, Paris, 2004.

Sur la relation libano-française

CHARLES-ROUX François, *Thiers et Mohammed Ali*, Paris, 1951.

CHEVALLIER Dominique, *La société du Mont-Liban à l'époque de la Révolution industrielle*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1971.

CORM Georges, *Le Liban contemporain*, La Découverte, Paris, 2003 (rééd. 2012).

FEVRET Jean-Marc, *Du droit et des spécificités de la Cité: trois événements juridiques et leurs implications dans la construction du Liban souverain*, in « Dimensões », vol. 28, Periódicos da UFES, Vitória, 2012, p. 123-152.

FEVRET Jean-Marc, *1948-1972 Le Liban au tournant, L'anémone pourprée*, Geuthner, Paris, 2011.

FEVRET Jean-Marc, *Sur l'enseignement français du Moyen-Orient : Le Moyen-Orient, images d'une aire culturelle occidentale ?*, in « Programme TRACES, 5^e journée d'études – Enseigner et former aux aires culturelles : enjeux et perspectives », Dir. LOMNÉ Georges - NOWICKI Joanna - BLANQUER Jean-Michel - WIEVIORKA Michel, FMSH/Institut des Amériques, Paris (FMSH) 26 juin 2014 (consultable en ligne).

FEVRET Maurice, *La sériciculture au Liban*, in « Revue de Géographie de Lyon », Année 1949, vol. XXIV, n°3 et 4, Lyon, 1949, pp. 247-260 (1^{ère} partie) et pp. 341-362 (2^e partie).

HOKAYEM Antoine), *Documents diplomatiques français relatifs à l'histoire du Liban et de la Syrie à l'époque du mandat, 1914-1946* (3 tomes), Les éditions universitaires du Liban, Beyrouth, 2004-2013-2017.

KASSIR Samir, *Histoire de Beyrouth*, Fayard, Paris, 2003.

KHOURY Gérard D., *La France et l'Orient arabe. Naissance du Liban moderne. 1914-1920*, Armand Colin, Paris, 1993.

KHOURY Gérard D., *Une tutelle coloniale, Le mandat français en Syrie et au Liban -Écrits politiques de Robert de Caix-*, Belin, 2006.

KHOURY Gérard D., *Le général de Gaulle et l'indépendance du Liban, l'affaire Helleu*, in « Le Cèdre et le Chêne, De Gaulle et le Liban, Les Libanais et de Gaulle », Dir. Clothilde de FOUCHÉCOUR et Karim Émile BITAR, Geuthner, Paris, 2015.

LABAKI Boutros, *La filature de la soie dans le sandjak du Mont Liban : Une expérience de croissance industrielle dépendante (1810-1914)*, in « Arabica », t. 29, Fasc. 1, Brill/JSTOR 7, 1982, pp. 80-90.

LAMARTINE Alphonse de, « Voyages en Orient », 4 vol., Charles Gosselin, Paris, 1835.

MALSAGNE Stéphane, *Sous l'œil de la diplomatie française au Liban, Le Liban de 1946 à 1990*, Geuthner, Paris, 2017.

Sur l'œuvre de Georges Schehadé et de Gaëtan Picon

BAGLIONE Danielle et DICHY Albert, *Georges Schehadé, Poète des deux rives 1905-1986*, Éditions de l'IMEC/Éditions DAR AN-NAHAR, Paris, 1999 [à consulter également pour la qualité et le volume des témoignages directs].

CALLU Agnès, *Gaëtan Picon (1915-1976) : Esthétique et culture*, Honoré Champion, Paris, 2017.

D'un art à l'autre, l'œil double de Gaëtan Picon, Coédition IMEC/La maison d'à côté, Paris, 2010.

FEVRET Jean-Marc, *L'injonction de l'action, l'expérience de la résistance ; une plate-forme de réflexions et un programme* in « Un projet culturel : former de nouvelles élites. Les sciences sociales à Royaumont », in « *Du dialogue des cultures au décloisonnement disciplinaire*, Actes du colloque en hommage à Pierre-André PICON (octobre 2016, Dir. Georges LOMNÉ), UPEM, (à paraître, 2020).

MARTENS David, *Georges Schehadé - Le théâtre du poète - Correspondance dramatique et dossier de réception* (Textes présentés et annotés par David MARTENS, Préface de Robert ABIRACHED], Honoré Champion, Paris, 2012.

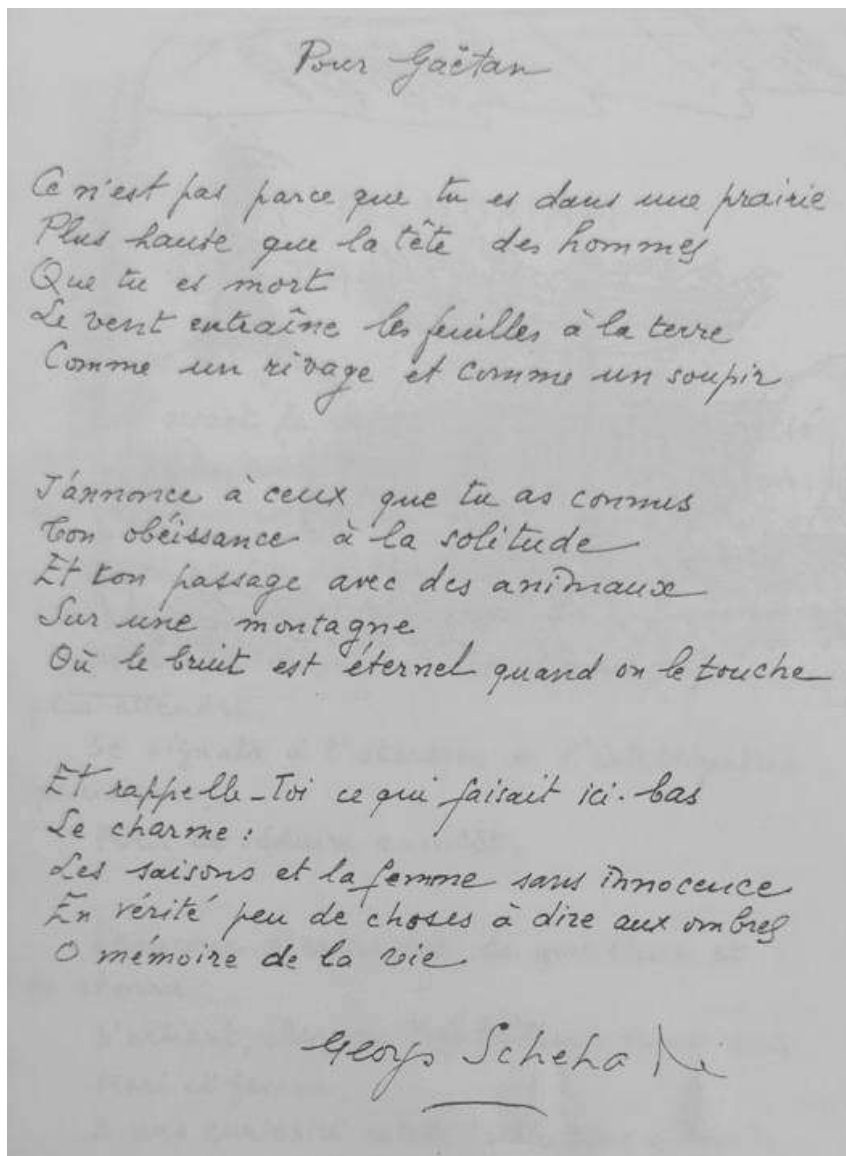
Les poètes s'insurgent contre les critiques : André Breton en appelle aux amis de la Poésie en faveur de Monsieur Bob'le, in « Le Figaro littéraire », n°252, 17 février 1951.

PICON Gaëtan, *André Malraux et la Condition Humaine*, in « La Hune », N°6, Lille, hiver-printemps 1934, p. 26-31.

PICON Gaëtan, *Malraux par lui-même*, Seuil, Paris, 1953.

PICON Gaëtan, *Panorama de la Nouvelle littérature française*, nrf, Paris, 1949.

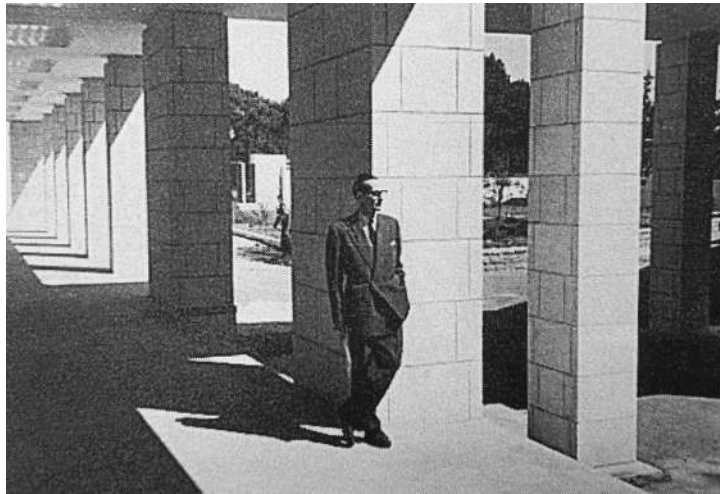
Documents annexes



1. « Pour Gaëtan », dédicace de Georges Schehadé de son *Anthologie du vers unique*, 1977



2. La première École des Lettres à la Villa Tabet à Achrafieh (1944-1953),
coll. Fouad Debbas, *Georges Schehadé poète des deux rives*, p. 107



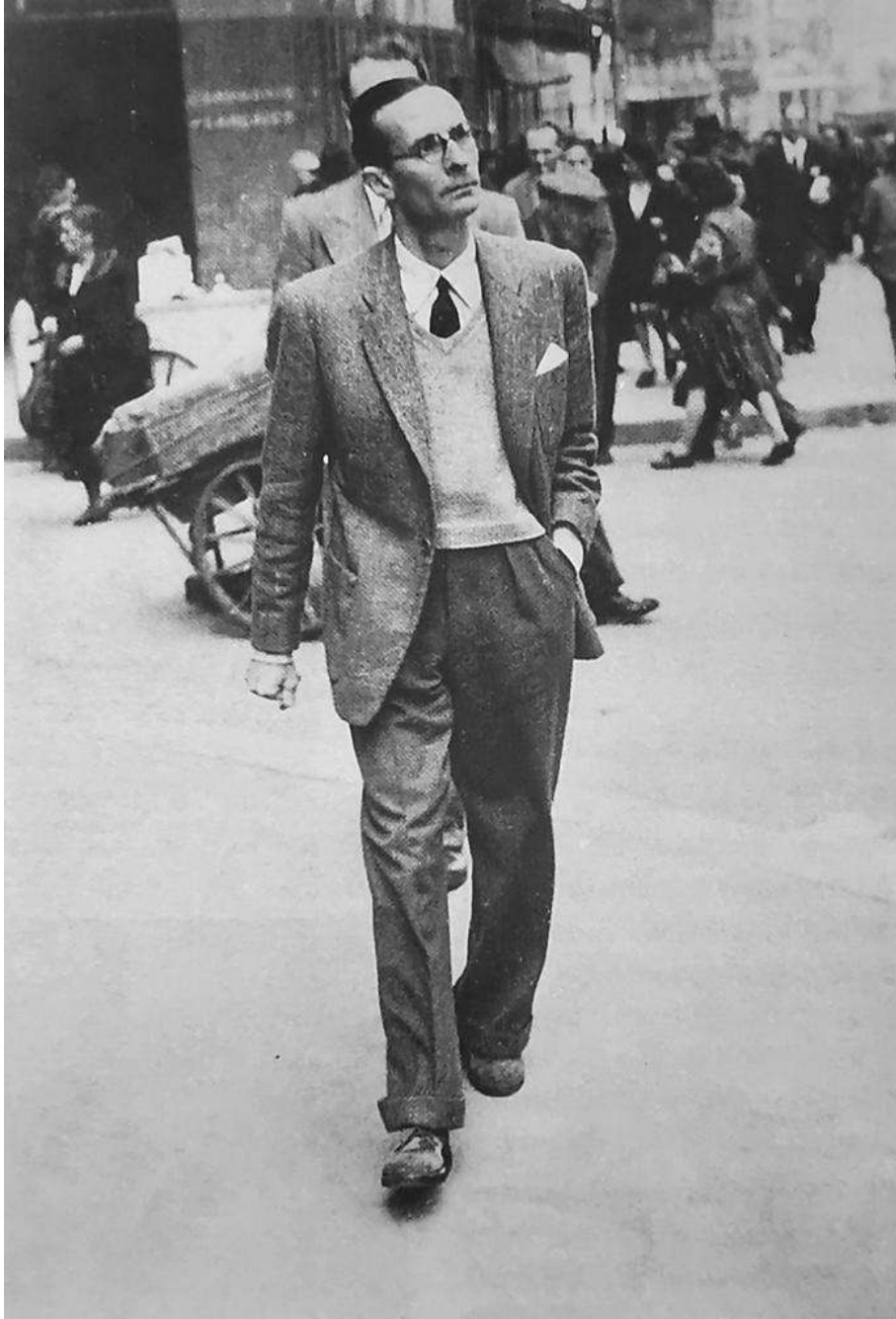
3. Georges Schehadé dans le péristyle de la nouvelle École des Lettres, rue de Damas
(1953 ?), *Georges Schehadé poète des deux rives*, p. 154



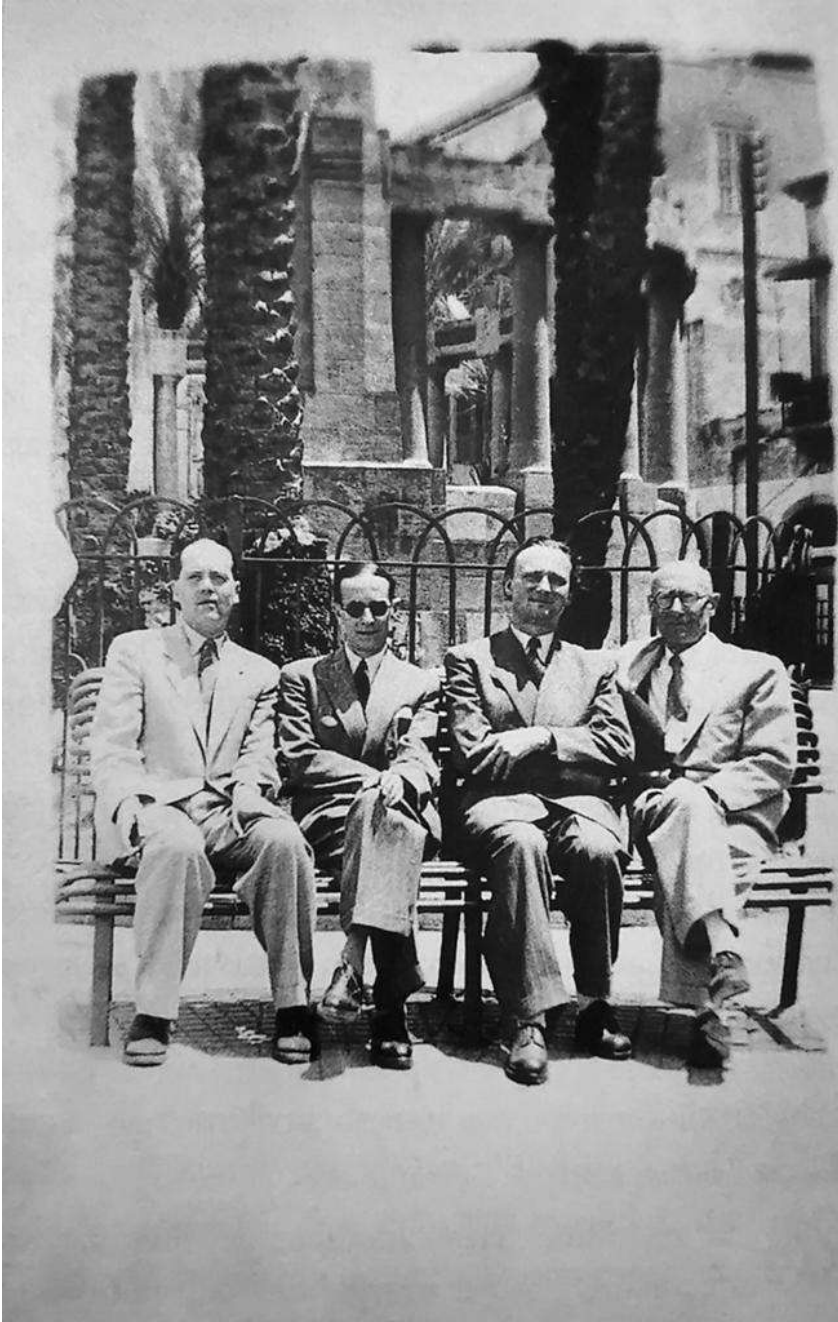
4. Georges Schehadé en Monsieur Bob'le avec Alice Tabet et une amie (février 1946),
Georges Schehadé poète des deux rives, p. 108



5. Gaëtan Picon, effondré ou affalé (?) au milieu de ses livres (fin des années 1930 ?),
Archives de la Famille Picon



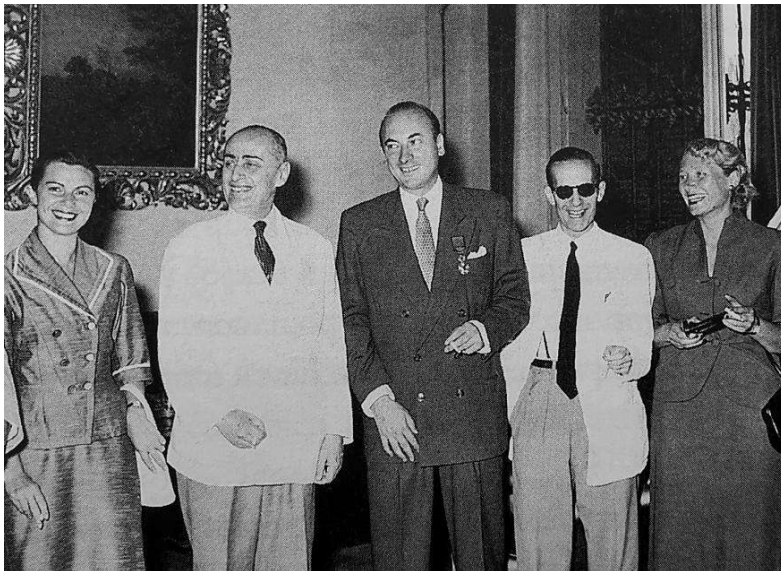
6. Georges Schehadé à Alexandrie (1950),
Georges Schehadé poète des deux rives, p. 114



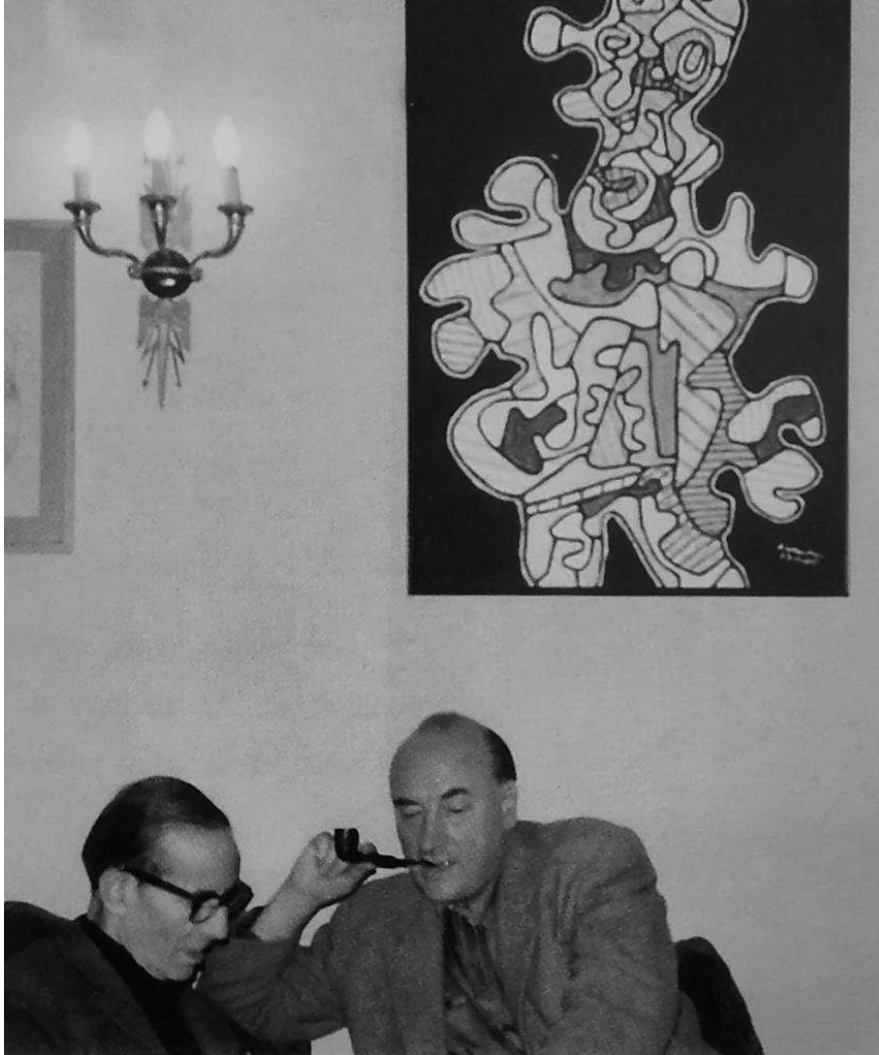
7. De gauche à droite : Pierre Robin, Georges Schehadé, Max-Pol Fouchet et Gabriel Bounoure à Beyrouth (vers 1950), *Georges Schehadé poète des deux rives*, p. 123



8. Georges Schehadé à son bureau (1946),
Georges Schehadé poète des deux rives, p. 111



9. Gaëtan Picon décoré par l'ambassadeur de France, Armand du Chayla (1954),
de gauche à droite : Brigitte Schehadé, Armand du Chayla, Gaëtan Picon, Georges Schehadé et Geneviève Picon, Georges Schehadé poète des deux rives, p. 171



10. Georges Schehadé chez Gaëtan Picon au 81 boulevard de Port-Royal (1974),
Georges Schehadé poète des deux rives, p. 273